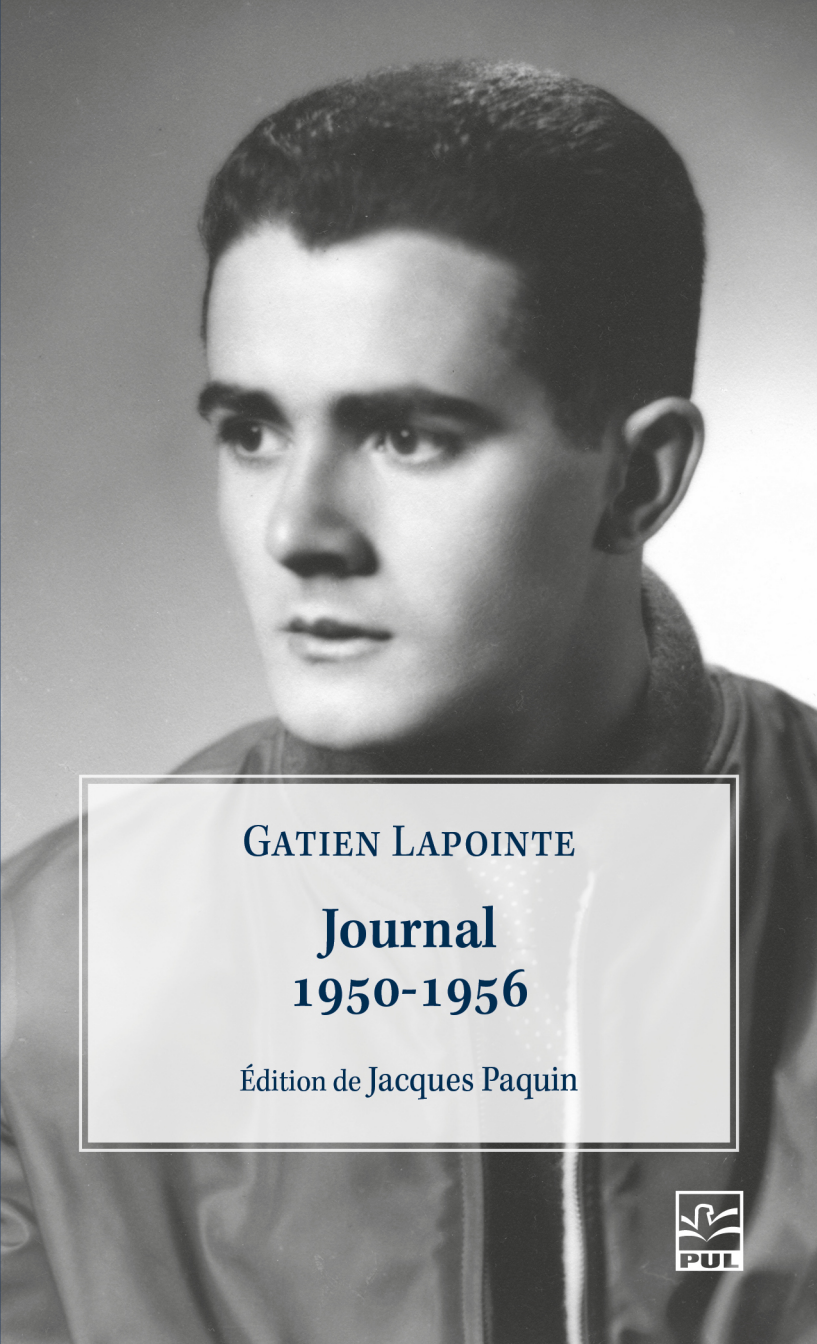




GATIEN LAPOINTE

Journal
1950-1956

Édition de Jacques Paquin



Journal

1950-1956

GATIEN LAPOINTE

Journal 1950-1956

Édition de Jacques Paquin



Presses de
l'Université Laval

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada



Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.
We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.



Conseil des arts Canada Council
du Canada for the Arts

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

SODEC

Québec 

Mise en pages: Diane Trottier
Maquette de couverture: Laurie Patry

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2020
ISBN 978-2-7637-4638-8
PDF 9782763746395

Les Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

Table des matières

<i>La vie étrange de mon cœur</i> : le journal intime de Gatien Lapointe (1950-1956).....	1
La place du journal dans les archives personnelles du poète ..	1
Intérêt du journal en regard de l'œuvre	4
L'écriture diaristique de Gatien Lapointe.....	5
Un destinataire énigmatique	10
Le journal comme laboratoire d'écriture	12
Note éditoriale	19
Remerciements	21
Journal	25
Bibliographie.....	113



Gatien Lapointe 1952 (Fonds Gatien-Lapointe, BAnQ Trois-Rivières, crédit photographique inconnu)

*La vie étrange de mon cœur*¹ : le journal intime de Gatien Lapointe (1950-1956)²

La place du journal dans les archives personnelles du poète

Au milieu des années 1990, le dépôt, par ses héritiers, du fonds d'archives au Musée québécois de culture populaire de Trois-Rivières (aujourd'hui Musée Pop) donne accès à une dimension inédite du travail de Gatien Lapointe, grâce entre autres à la présence de nombreux manuscrits de recueils ou de poèmes. Par la suite, les archives ont été transférées à BAnQ Trois-Rivières. Identifié par la cote P136, le fonds est composé principalement de trois types de documents, qui reflètent les principaux pôles d'activité de Gatien Lapointe : la poésie, l'enseignement et l'édition. On y trouve le journal intime, objet de cette publication, ainsi qu'une imposante correspondance littéraire, à laquelle s'ajoutent des lettres échangées avec sa famille. Les archives regroupent les manuscrits de recueils

-
1. Citation tirée de l'entrée du 23 avril 1952 du journal.
 2. Cette préface est une version révisée et augmentée de l'article paru sous le titre « Le journal de Gatien Lapointe (1950-1956) ou la naissance d'un écrivain », dans Jacinthe Martel (dir.), *Les marges de l'œuvre*, Québec, Nota bene, 2012, p. 81-101 (coll. Séminaires). On peut télécharger l'ouvrage en entier en libre accès au [www.crilcq.org/collections/seminaires].

publiés ainsi que des centaines d'autres inédits, des brouillons de poèmes ou décrits en prose; l'ensemble est complété par des notes en marge des poèmes ou qui ont servi de matériau pour les cours universitaires³. En somme, cet héritage nous fait découvrir un auteur très prolixe qui a accumulé jusqu'à sa mort, avec une minutie d'archiviste, tous ses écrits personnels⁴. Bien que le journal intime ne représente qu'une mince portion de ce foisonnement d'archives personnelles, il s'agit du manuscrit le plus ancien de ce fonds.

Avant d'aborder le journal proprement dit, il convient d'essayer de se représenter le jeune Lapointe des années 1950. Né le 18 décembre 1931 à Sainte-Justine, comté de Dorchester, baptisé sous le nom de Joseph Fernand Gatien Lapointe, il est le fils d'Évangéliste Lapointe et d'Élise Lessard et le dernier enfant d'une famille de douze. Au moment où débute de journal, en 1950, il vient à peine de sortir de ses études classiques au Petit Séminaire de Québec (1944-1950). Il part ensuite s'installer à Montréal, où il suivra des cours du soir à l'École des arts graphiques (1951-1952), de même que des cours pour devenir bachelier ès arts à l'Université de Montréal (1953-1955). En 1956, il dépose à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal un mémoire intitulé *L'expérience intérieure de Paul Éluard*. Bien qu'il

-
3. La bibliothèque personnelle faisait également partie du legs laissé au Musée québécois de culture populaire. Lorsque BAnQ Trois-Rivières a récupéré le fonds, la majorité des ouvrages sont devenus la propriété de la bibliothèque de l'Université du Québec à Trois-Rivières et le reste a été recueilli par la Bibliothèque Gatien-Lapointe de la ville de Trois-Rivières. Un projet de publication du catalogue de la Bibliothèque Gatien-Lapointe est en cours.
 4. Par exemple, Lapointe a recopié les lettres qu'il envoyait à ses correspondants, conservé ses travaux d'étudiant, son courrier administratif, et ainsi de suite.

vive dans l'indigence, Lapointe poursuit ses études universitaires et se permet quelques escapades aux États-Unis (Boston, New York, Philadelphie), sans qu'on sache comment il peut en assumer les dépenses. À l'automne de la même année, peu après la fin de la rédaction de son journal, il entreprend des études doctorales à Paris grâce à une bourse de la Société royale du Canada valable pour une période de deux ans (1956-1958). La chronologie du journal se situe donc entre ces deux bornes, soit la fin des études à l'internat du collège⁵ (1950) et le départ pour des études à l'étranger (1956)⁶. À part la publication de deux recueils durant la période de rédaction du journal, nous ne disposons d'aucune autre source documentaire (par exemple, des lettres) qui fournirait des détails sur sa vie montréalaise.

Matériellement, le journal est un cahier à carton rigide, de type *Students MSS Book*. Celui-ci n'a pas été rempli en entier et couvre 110 pages manuscrites rédigées surtout à l'encre bleue et sur des feuilles lignées. L'auteur a numéroté ses pages, mais pas de manière systématique; il en a arraché quelques-unes (quatre au total) et une page blanche vient interrompre la séquence des écrits, qui se poursuivent à la page suivante. La périodisation du journal s'étend du 20 mai 1950 au

5. Le journal ne livre aucun témoignage de cette période d'internat.

6. Les informations au sujet du collège privé de Montréal et des études de baccalauréat proviennent d'une *Chronologie* préparée par Bernadette Guilmette, une amie et proche collaboratrice de Lapointe qui lui a rédigé ses curriculum vitae lorsque celui-ci était professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Madame Guilmette nous a confié cette chronologie qui fait désormais partie de nos archives personnelles. Nos propres recherches nous ont appris que les études à ce collège privé permettaient de compléter la formation de niveaux Philosophie 1 et Philosophie 2 du collège classique.

19 juillet 1956, avec une ellipse totale pour l'année 1954. Au cours de cette période, le poète a publié deux recueils: *Jour malaisé* (1953)⁷ et *Otages de la joie* (1955)⁸.

Intérêt du journal en regard de l'œuvre

Avant que Lapointe n'entreprenne des études en France et qu'il n'obtienne une reconnaissance comme poète, on sait très peu de choses de sa vie privée et de son activité d'écrivain. La publication du journal donne ainsi accès à une période qui est demeurée jusqu'ici relativement dans l'ombre. Qui plus est, malgré les nombreuses entrevues qu'il a accordées au cours de sa carrière, Lapointe est resté très discret sur ses années de collèges et d'apprentissage. Sa pratique diaristique, la seule du genre parmi tous ses écrits, nous importe d'abord parce qu'elle jette un éclairage privilégié sur les premières années de sa vie adulte. La découverte de ce journal nous fait découvrir un jeune homme qui deviendra l'un des poètes les plus importants de sa génération, dont on suit jour après jour les années de formation vers la maturité. En outre, pour qui est familier de l'œuvre poétique de Lapointe, le journal s'avère un précieux témoignage des premiers questionnements du poète sur la voie que doit emprunter son écriture. En somme, deux types de discours témoignent de l'importance du journal dans l'élaboration d'une poétique. D'une part, le jeune Lapointe confronte sa conception de l'écriture aux lectures et aux auteurs qu'il

7. Gatien Lapointe, *Jour malaisé*.

8. *Id.*, *Otages de la joie*.

fréquente durant la première moitié des années 1950; d'autre part, notamment dans les dernières entrées, sa prédilection pour le langage métaphorique va déboucher sur une écriture libérée des contraintes des choses vécues, des anecdotes, voire des méditations diverses, pour faire éclater la frontière déjà mince entre l'annotation autobiographique et l'écriture littéraire proprement dite. Cette pratique annonce la teneur des œuvres de la maturité comme *Arbre-radar* (1980) ou *Corps et graphies* (1983), recueils qui manifestent un intérêt marqué par une écriture plus exploratoire, mais qui, en revanche, rejoindrait par la poésie le partage d'une expérience vécue, comme dans un journal⁹.

L'écriture diaristique de Gatien Lapointe

La part la plus importante des entrées du journal est consacrée aux réflexions du diariste sur ses sentiments amoureux, son avenir, sa relation avec l'enfance et ses angoisses devant le monde adulte, mais c'est surtout la vocation de poète qui occupe l'avant-plan de ces notes. Rédigées par un jeune homme des années 1950, elles rappellent par leur ton le journal d'Hector de Saint-Denys Garneau, publié en 1954, où l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace* consigne ses problèmes de conscience et sa relation souvent conflictuelle avec Dieu, ainsi que ses doutes sur sa capacité à devenir un poète

9. Voir, à ce propos, notre article «Le parcours d'un "corps autre infiniment": étude des manuscrits d'*Arbre-radar*, de Gatien Lapointe», dans Sophie Marcotte (dir.), *Nouvelles perspectives sur la littérature canadienne francophone: les archives et les manuscrits d'écrivains*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2019, p. 265-285.

véritable. Plus largement, ce journal s'inscrit dans un corpus de journaux rédigés à la même époque qui couvrent en totalité ou en partie les décennies 1940 et 1950. Le plus connu d'entre eux est le journal d'Hubert Aquin, dont les incertitudes et les ambitions reliées au désir d'être écrivain rejoignent celles de Lapointe¹⁰. Publié à titre posthume en 1978, le *Journal d'un prisonnier* de Marcel Lavallé¹¹, rédigé de 1948 à 1951, appartient comme les deux précédents aux récits de formation qui caractérisent une bonne partie des journaux intimes¹². À propos de celui-ci, Manon Auger écrit : « [...] Lavallé se sert très consciemment de son journal en tant qu'exercice de formation, c'est-à-dire qu'il construit sciemment son désir d'écrire sur celui de sa transformation, misant sur la valeur performative de l'écriture pour orienter son projet plutôt que de se laisser porter sans méfiance par la force incantatoire de la pratique quotidienne¹³. » Le *Journal d'un célibataire* de Jean Tétreau¹⁴, publié sous le pseudonyme de Maxime Rex, malgré ce qu'annonce son intitulé, est moins un journal à proprement parler qu'une suite de réflexions, sans datation systématique, où les sentences philosophiques prennent beaucoup plus d'espace que

10. Hubert Aquin, *Journal (1948-1971)*, édition critique établie par Bernard Beugnot avec la collaboration de Marie Ouellet, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992.

11. Marcel Lavallé, *Journal d'un prisonnier*, Montréal, L'Aurore, 1978.

12. Manon Auger a consacré un chapitre à cette catégorie de journaux, sous le titre « Un récit de formation », dans *Les journaux intimes et personnels au Québec. Poétique d'un genre littéraire incertain*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2017.

13. Manon Auger, *op. cit.*, p. 198.

14. Maxime Rex, *Journal d'un célibataire*, Paris, René Lacoste, 1952.

l'expression du moi au jour le jour. Le journal de Gatien Lapointe partage avec ces journaux de la même époque la « recherche d'une *vocation*, cherchant à combler une absence et à retrouver un équilibre par l'écriture [...]»¹⁵.

Ainsi, la forme même du journal de Lapointe incite à voir en celui-ci plus qu'une simple relation au quotidien ou qu'un discours strictement introspectif: elle l'oriente davantage vers un travail d'autocritique, tant sur soi que par rapport à sa pratique littéraire. Significatives sont à cet égard les trois premières pages du cahier, qui portent l'indication: « Montréal, L'automne 1955 ». Le début se présente comme suit:

Je retrouve ces quelques notes écrites pendant mes longues années de collège; je dis bien longues, car déjà les solitudes de l'ennui, ces angoisses profondes où l'âme cherche oisivement quelque pensée et souvent même un seul souvenir à quoi s'accrocher, m'accaparaient et me rendaient tellement triste¹⁶ (BAnQ, f. 1).

Plusieurs questions surgissent à la lecture de ces premières lignes. D'abord, elles causent une déception: on ne peut pas espérer être en présence du journal original, puisque le commentaire que nous venons de lire apparaît en aval de la datation de 1950. Les années de collège auxquelles il est fait allusion se sont déroulées de 1944 à 1950. Lapointe est désormais installé dans la métropole, il est inscrit à l'École des arts graphiques de Montréal¹⁷ et il suit des séminaires de maîtrise à

15. Manon Auger, *op. cit.*, p. 214. Les italiques sont de l'auteur.

16. Les soulignements qui apparaissent dans les passages cités du journal sont tous de la main de Lapointe.

17. Le tout premier poème publié en revue par Lapointe date de 1952. Il a paru sous le titre « Le parfum », dans *Impressions. Revue de l'Association des élèves*

l'Université de Montréal. Dans son incipit, le diariste indique que le journal couvre les années de collège, qualifiées de «longues», mais la plus grande partie du texte évoque les années postcollégiales, à partir de juin 1950¹⁸. L'absence d'entrées pour l'année 1954 laisse croire que la première mouture du journal s'est bouclée à l'année 1953¹⁹. Lapointe relit donc son journal en 1955 et affirme résister à l'idée d'apporter des corrections à des textes écrits «avec beaucoup de maladresse bien sûr, mais avec beaucoup plus de sincérité encore. Je ne dois pas les corriger [...]», décide-t-il alors (BANQ, f. 2).

Il est toutefois impossible de savoir à quelle date précise s'amorce la suite de la première version du journal, étant donné l'indication très approximative de l'automne 1955. Cette double écriture, dont on ne retrouve pas la genèse, rend l'identité du journal relativement problématique, mais elle n'en révèle pas moins une séparation nette au sein de celui-ci. Elle se partage entre ce que le poète qualifie d'écrits «de jeunesse» (du 30 mai 1950 au 5 décembre 1953) et les écrits de la «maturité» (de l'automne 1955 au 19 juillet 1956²⁰).

de l'École des arts graphiques, vol. 10, n° 1, [s. p.]. Résultat d'un travail typographique important, le poème est reproduit sans sa disposition d'origine dans Gatién Lapointe, *Poèmes retrouvés*, p. 15.

18. L'année 1950 n'a suscité que treize entrées, du 30 mai au 13 septembre, soit une période de 2 mois et demi. Le journal n'aurait donc pas été interrompu pendant un an, il aurait plutôt pris fin en 1953. Lapointe l'aurait par la suite recopié, puis aurait entrepris à nouveau sa rédaction jusqu'en 1956.
19. Nous avons retrouvé deux pages volantes, dactylographiées, qui font directement référence à ce laps de temps omis dans le cahier. Il en sera question plus loin.
20. L'entrée de «L'automne 1955» est suivie de celle du 13 janvier de la même année, sans que des pages aient été arrachées. Voir la note sur *Les mains sales*, sous l'entrée du 16 mai 1952.

Chaque partie compte 63 entrées, totalisant respectivement 28 mois et demi et 19 mois et demi. Par ailleurs, on observe un saut important d'une année entre la datation du 5 décembre 1953 et la reprise de la rédaction le 13 janvier 1955. La découverte, dans les archives du poète, d'un dactylogramme intitulé *Pages de journal été 1953* vient combler en partie l'absence d'entrées pendant la période estivale, entre le 29 mai et le 3 septembre 1953. Ces « pages » tiennent sur un seul feuillet, sans autre précision de datation que l'intitulé. Fait notable, la fin du texte reprend en substance les dernières phrases de la fin du cahier, ce qui accentue cette impression de morcèlement dans la composition du journal. Cette particularité soulève d'ailleurs des doutes quant à l'exactitude, voire l'authenticité de la datation. Par exemple, l'entrée du 16 mai 1952 signale que Lapointe a vu l'adaptation cinématographique de la pièce *Les mains sales* de Jean-Paul Sartre. Or, le film ne prend l'affiche à Montréal que le 22 novembre 1952²¹. Enfin, certaines indications climatiques laissent perplexe, comme l'entrée du 1^{er} juin 1952, où Lapointe évoque « la tristesse de la neige ». Ces anachronismes laissent à penser que Lapointe ne respecte pas toujours les dates originales du journal. Enfin, la reconstitution incertaine de la chronologie de ce récit de vie trouve aussi des échos dans l'identité d'un destinataire déterminant du journal.

21. Pierre Hébert, Kenneth Landry et Yves Lever (dir.), *Dictionnaire de la censure au Québec : littérature et cinéma*, Montréal, Fides, 2006, p. 443.

Un destinataire énigmatique

On connaît la dynamique énonciative singulière du journal qui, malgré le parti pris du soliloque, ne se défait pas aussi facilement du recours à un destinataire, lequel se confond parfois avec le destinataire lui-même, quand il n'est pas simplement relayé par le journal devenu le confident, et dont l'adresse type, « mon cher journal », en compose la formule stéréotypée. Or, le discours diaristique de Lapointe attire l'attention sur un autre récepteur, désigné sous le nom de « Nadourane », et dont la présence imprègne une portion importante de l'écriture du cahier. Bien que le scripteur se soit engagé à ne pas modifier l'original, il s'accorde cette liberté : « J'ajouterai cependant à ces notes le nom de Nadourane, l'être particulier qui un jour de pluie ou de soleil est venu nommer à jamais ma vie » (BANQ, f. 3).

L'inclusion de ce destinataire, vraisemblablement influencé par le Nathanaël des *Nourritures terrestres* d'André Gide, ajoute une trame qui rapproche le journal de l'écriture fictive. En effet, le poète a recopié son texte en insérant des adresses à Nadourane (18 au total), dont on ne sait trop s'il est une pure création poétique, s'il a quelque lien avec la vie vécue du poète ou s'il est la manifestation d'un *alter ego*²². Le lecteur n'a donc plus sous les yeux une simple transcription, mais bel et bien une véritable réécriture du journal. Celle-ci résulte d'une double posture énonciative issue, pour une part, de

22. On lit à ce propos : « Ne t'inquiète pas si parfois je te tutoie comme je le fais à moi-même et à Dieu, car ma voix de sang est bien plus qu'une prière ou un cantique, elle est une destruction glorieuse pour ce que j'ai aimé le mieux de toute ma vie au monde » (BANQ, f. 4).

l'élève frais émoulu du collège qui commente le flux des événements qui ont eu une répercussion sur sa vie intime jusqu'à l'été 1952. D'autre part, un autre énonciateur, celui de 1955, lecteur et copiste de ses propres écrits de jeunesse, prend le relais et poursuit les annotations jusqu'en juillet 1956. Ce faisant, il procède à la transformation de la matière du journal initial à l'aide d'ajouts qui signalent la présence de Nadourane. Contre toute vraisemblance, et à l'encontre de la logique même du journal qui, par définition, est soumis à la contrainte temporelle, la seconde version accueille rétroactivement cet interlocuteur, et ce, même durant les années où ce dernier n'avait pas encore d'existence, c'est-à-dire dans la première moitié des années 1950 : « Mtl le 17 janvier 1952. Écoute-moi, Nadourane, car mon cœur est désespéré. Nous irons chercher mon âme. J'ai la nostalgie des souvenirs de mon âme. Un peu de jeunesse et un air de fête » (BAnQ, f. 16).

Si on prend l'auteur au mot, on peut présumer que la modification de l'entrée originale se limite à l'ajout de ce prénom énigmatique. Bien que le journal de Lapointe ne soit pas exclusivement dicté par la rencontre avec Nadourane, qui trouve son terme avant la fin, la majorité des notations qui s'amorcent en 1950 sont pour ainsi dire assujetties à la perspective que leur impose la réécriture qui a cours à partir de 1955, dominée par cette figure qui, si elle est fictive, n'en représente pas moins l'incarnation d'un amour véritable²³. Par ailleurs, cette même figure occupe un espace mitoyen entre les

23. La journée du 31 mai 1950, qui précède l'entrée en scène de Nadourane, apparaît déjà sous le sceau d'une relation amoureuse : « Je l'aime et j'ai tellement

deux périodes de vie de Lapointe : le collégien de Québec et le jeune homme qui s'installe à Montréal²⁴. La rupture avec Nadourane est consommée le 7 février 1955 exactement, si l'on en juge par cette entrée : « Le 7 février 1956. Il y a un an, aujourd'hui, c'était son départ. J'étais triste et c'était presque demain. J'attends depuis que son départ s'efface tout à fait. Je me fais des gaietés tristes. Mais je l'aime justement... »

Le journal comme laboratoire d'écriture

La version que nous avons sous les yeux incite à lier l'identité problématique du texte à la figure de l'écrivain qui cherche à émerger à travers ses écrits de jeunesse. On conviendra que le journal intime n'est plus simplement un journal, même en acceptant que celui-ci soit de nature hybride. Il n'a pas l'allure d'un cahier de poche, et, sur le plan du contenu, il n'est pas non plus vraiment un « instrument de travail²⁵ », selon la distinction apportée par Louis Hay, ni tout à fait un « lieu pour engranger des documents » ou pour constituer « un modèle formel²⁶ », comme le précise à son tour Jacinthe

peur ! Cette destinée qui se joue dans son visage, c'est la mienne qui se cache de moi » (BANQ, f. 5).

24. De toute évidence, Lapointe a interrompu ses études classiques en 1950, après six années, alors que le cursus en comptait huit à l'origine. Une entrée du 21 novembre 1951, alors qu'il est installé à Montréal, en témoigne : « Je regrette tant de ne pouvoir continuer mon classique. Maintenant, je me joue la comédie et j'essaie de rire pour ne pas pleurer fort. » Comme on l'a vu en introduction, il a complété sa formation classique à Montréal au collège privé Mongeau Saint-Hilaire.
25. Louis Hay, « L'amont de l'écriture », dans Louis Hay (dir.), *Carnets d'écrivains* t. 1, Paris, Éditions du CNRS, 1990, p. 13 (coll. Textes et manuscrits).
26. Jacinthe Martel, « Une fenêtre éclairée d'une chandelle ». *Archives et carnets d'écrivains*, Éditions Nota bene, 2007, p. 9.

Martel²⁷. À l'exception d'un poème²⁸ que son auteur recopie, les fragments du journal ne servent pas d'avant-texte à une œuvre, ni même à l'une de ses composantes, y compris *Otages de la joie*, publié en 1955, dont on trouve pourtant des résonances, notamment dans l'usage répété des mots *joie* et *otage*. La publication de deux recueils n'a pas suffi à ce que Lapointe se reconnaisse comme poète à ses propres yeux, de sorte qu'en marge du deuil amoureux, c'est l'ambition de devenir un écrivain qui s'exprime dans les pages du journal : « Montréal, le 21 novembre 1951. Le fantôme de Beauté me laissera-t-il un jour ? Je voudrais écrire, et cela me déchire atrocement » (BAnQ, f. 14).

Mis à part les auteurs qui font partie de son panthéon personnel et qui ont acquis son indéfectible admiration, dont Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud, Gérard de Nerval, Raymond Radiguet et Charles Péguy, la plupart des lectures dont rend compte Lapointe lui fournissent l'occasion de confronter avec autrui ses propres conceptions de l'art et de la poésie. Rares sont les livres, spectacles ou films qui trouvent grâce à ses yeux. Bien

27. Si on peut bien sûr concevoir que Lapointe a pu acheter autre chose ce jour-là, en fonction de la disponibilité matérielle, des soldes ou de ses envies, il ne faut pas écarter l'idée qu'une personne qui décide de rédiger son journal peut au contraire choisir soigneusement le support de ses pensées intimes. Philippe Lejeune écrit à ce propos que le choix du support pour le journal est significatif (cf. « Comment finissent les journaux », dans Philippe Lejeune et Catherine Viollet [dir.], *Genèses du « Je »*, *Manuscrits et autobiographie*, p. 212).

28. Il s'agit de « Face à l'Occident », dédié à Pablo Picasso. Ce poème a été publié d'abord dans diverses revues, parfois sous le titre de « Face au temps » (*Revue dominicaine*, avril 1956, p. 129), puis de « Face à l'Occident » (*Le Quartier latin*, Montréal, 22 mars 1956, p. 10; *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, Montréal, 1956, vol. 1, p. 105). « Face au temps » est repris dans *Tard dans la nuit*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, p. 10 (coll. Enclume).

que cette idée ne soit pas exprimée en toutes lettres dans la première page où le diariste évalue le sens de son entreprise, la vocation d'écrivain, si elle doit se concrétiser, passe nécessairement par une réconciliation avec soi, avec « la vie étrange de [son] cœur » et une fidélité au passé, en dépit des maladresses du collégien. Pour le diariste, le désir d'authenticité s'avère plus fondamental que l'art. Commentant les notes de son journal de jeunesse, Lapointe écrit : « Je réapprendrai avec elles l'odeur de la terre, sa primitive et belle liberté. Je suivrai pas à pas l'humiliation de mes défaites et cette grande joie de maintenir un effort difficile » (BAnQ, f. 2). Cette modestie peut s'expliquer par les rapports très étroits qu'il établit entre esthétique et éthique. Le journal est traversé par de fréquentes crises spirituelles dont l'enjeu repose surtout sur une inaptitude du locuteur à trouver la *joie*, terme à connotation religieuse, comme l'utilisait Saint-Denys Garneau lui-même, aussi bien dans son propre journal que dans *Accompagnement*, où le *je* marche à côté d'une joie. On en trouve des échos dans la poésie de Lapointe, d'abord dans *Jour malaisé* :

Mais ta vie est interdite ô mon âme
Et tes mystères prolongent à l'infini
Mon obscur cheminement de la joie²⁹.

Puis, dans le texte liminaire au recueil *Otages de la joie* : « Le poète doit tout recommencer [...] à partir de cette humilité consciente de n'habiter un royaume grave et cher que si d'abord ce royaume l'affectionne et puis

29. « Obscur cheminement », *Jour malaisé*, p. 56, dans la réédition *Le temps premier [Jour malaisé, Otages de la joie, Le temps premier]*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, p. 58.

l'invite tout bonnement³⁰ ». Lapointe n'est pas un poète métaphysique, mais il partage avec Saint-Denys Garneau une conception de la littérature et de la réussite artistique qui a un fondement spirituel.

Les impressions de lecture occupent aussi plus d'espace, annonçant les futures activités de Lapointe d'abord comme professeur, puis comme directeur littéraire. Malgré les soubresauts d'enthousiasme, aussitôt suivis des crises de découragement, le *je* subit une transformation qui le fait passer d'un monde ancien, en butte aux rêveries nostalgiques, à la naissance d'un moi dorénavant tourné vers l'avenir : « Le vieillissement me délaisse. J'ai des atouts pour tous les noms du monde. Je déroge aux studieuses harmonies de l'Histoire. Le sort a tiré aux cartes. – Je serai donc heureux » (BAnQ, f. 88).

C'est à la suite de cette affirmation qu'on peut lire, dans l'ordre : une transcription de poème³¹, une lettre adressée à un ami qui lui demande son avis sur ses poèmes³², enfin l'évocation d'une retraite à la maison Montmorency³³, le 12 juillet 1956. Ces passages montrent que Lapointe s'est approprié une posture de poète comme si le journal, dont participe sa réécriture, traçait le parcours initiatique du collégien devenant écrivain. À ce sujet, à la fin de janvier 1956, on peut lire

30. Texte liminaire d'*Otages de la joie* (1955, p. 9), dans la réédition *Le temps premier*, *op. cit.*, p. 95.

31. « Face à l'Occident », commenté plus haut.

32. Cet ami, identifié par les initiales R. C., c'est l'écrivain Roch Carrier, né dans le même village que le poète. Lapointe a recopié cette lettre dans son journal, mais elle est absente des archives.

33. Il s'agit du manoir Montmorency, acheté par l'ordre des Dominicains en 1954, qui sert de lieu de retraite au moment où Lapointe y fait un séjour.

un style étonnant qui couvre cinq entrées consécutives. Le diariste prend alors une telle liberté que son discours s'apparente à un rêve ou à un délire verbal qui déstabilise le lecteur puisqu'il contraste avec le caractère très introspectif de la majorité des notations. Cette rupture de registre suggère que Lapointe a tenté un coup de force en cherchant à se débarrasser d'une culpabilité trop lourde, afin de rompre avec les nombreuses contradictions qui l'oppressent, entre la raison et l'instinct, la volupté et l'idée de Dieu, autant de thèmes qui ont prévalu dans la génération de *La Relève*³⁴, ainsi que par l'influence exercée par la fréquentation d'auteurs comme Julien Green, entre autres³⁵.

Sur le plan littéraire, Lapointe s'essayait peut-être à une prose qui le rapprocherait d'*Une saison en enfer* de Rimbaud, ou encore de l'automatisme qui exerce encore une grande influence à l'époque où il rédige son journal :

Je sais *fléchir* à cause d'un signe par hasard dans ma main.
Je sais bien, j'étais fatigué, mon orgueil était bousculé de
ruines triomphantes. L'automne subit ne portait plus le
mouvement ancestral des fleurs; l'oasis avait perdu le rythme
régénéré des branches. Ton costume protège désormais la

34. Inspirée de la revue française *Esprit*, *La Relève* (1934-1941), qui devient ensuite *La Nouvelle Relève* (1941-1948), est une revue littéraire à vocation spiritualiste à laquelle a contribué Saint-Denys Garneau. Son influence s'étend jusqu'à la Révolution tranquille.

35. Lapointe était aussi un lecteur de Jacques Maritain, l'un des intellectuels étrangers qui ont exercé une grande influence chez les auteurs de la revue *La Relève*. Lorsqu'il s'apprête à prendre l'avion pour aller en France, en octobre 1956, le poète apporte dans ses bagages *Art et scolastique* (Paris, Librairie de l'Art catholique, 1920), qu'il a acheté à la Librairie Garneau et qui fait partie sa bibliothèque personnelle. On peut lire, écrit à l'encre bleue sur la page de garde : « Minuit et une minute. Départ pour l'Europe (Eure!) Québec 1956. » Ces lignes servent en quelque sorte d'apostille au journal.

mort désuète des choses. Mais toi ne juge pas les lignes rompues de ta bouche, les lignes de ta main qui doit ramasser du bout des doigts la date éparpillée d'un hommage. L'arbre choisit de se dissiper dans le creux temporel des nombres. Mener à terme le sang de leur feuillage (BAnQ, f. 73-74).

Le poète était-il en quête d'une forme d'écriture ayant pour objectif de libérer le sujet du tourniquet obsessionnel où l'enfermait l'opposition entre le bien et le mal, la chair et l'esprit, héritage commun de la génération des jeunes hommes nés dans les années 1930 ? Cette métaphorisation de la pensée, à laquelle tend souvent le journal, indique une autre avenue, moins connue des lecteurs des poèmes, où le locuteur *pense* sans cesse pour autant d'être poète. Que l'on considère ces fragments comme des influences encore mal assimilées de Rimbaud, des surréalistes, de Gide ou, au contraire, qu'on les lise comme des mises à l'essai d'une forme de pensée poétique, on ne peut écarter l'hypothèse que le journal aura servi à lever la contradiction entre l'homme et le poète, entre la croyance en un talent et la grâce qu'il faut mériter, entre l'écriture de poèmes et l'expression par la prose. Considérons aussi que l'écrivain a peut-être expérimenté, à travers l'écriture du journal, la poétique du commencement et de l'instant qui traverse toute son œuvre. On peut penser qu'il a été séduit par l'effet de proximité suscité par une prose réflexive qui semble éclore au fil d'une rédaction quotidienne.

Le journal s'avère certes un récit de vie, mais plus encore un banc d'essai qui a la poésie pour horizon. Il se termine successivement par un dialogue avec Paul Éluard, objet du mémoire de maîtrise, et par ces lignes,

seuls vestiges d'une poésie inédite en prose: «jeudi. Une odeur vive d'herbe coupée... Le matin rajeunit le vieux cœur de la terre. Ô la triste intimité de ma vocation... » (BAnQ. f. 110). Bien qu'il soit peu vraisemblable que le journal ait pu être destiné à la publication, on peut en revanche déceler une certaine structure de composition: la première entrée, datée de l'automne 1955, qui semble faire office de préface, est suivie des réflexions et des anecdotes du diariste, qui cherche sa voie comme poète; il finit par la trouver, quelque part entre la tentation de l'automatisme et l'influence assumée d'Éluard. Les trois dernières phrases citées plus haut, assimilables à des bouts de vers, coïncident avec la poétique qui singularise son œuvre ultérieure, et dont l'image tellurique annonce entre autres *J'appartiens à la terre*³⁶.

La richesse indéniable des écrits de ce journal équivaut à une mise à l'épreuve, dans une prose au quotidien, d'une écriture qui, à l'instar des proses de Gaston Miron, comme le souligne Marie-Andrée Beaudet, «révèle[nt] l'impressionnante activité d'auto-analyse qui très tôt fonde et irrigue la production poétique³⁷ ». Le journal intime de Gatien Lapointe demeure un inestimable témoin du parcours vers la maturité d'un jeune poète des années 1950.

36. Cf. *Ode au Saint-Laurent, précédée de J'appartiens à la terre*. Le second texte date de 1960.

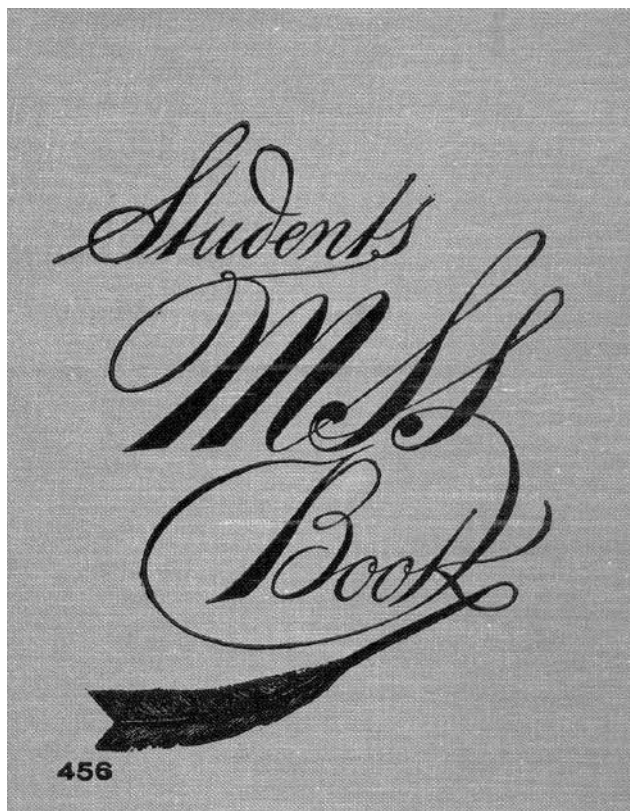
37. Marie-Andrée Beaudet, «Gaston Miron ou le laboratoire des écritures du moi», *Tangence*, n° 78, 2005, p. 112.

Note éditoriale

Le manuscrit du journal de Lapointe comporte assez peu d'interventions de la part de son auteur. Celles-ci se limitent à des repentirs, des mots en surcharge ou des biffures dont nous avons éliminé les traces dans cette édition. Nous avons cependant conservé les passages mis en évidence par des traits de soulignement. Toutefois, nous avons converti les titres soulignés en italique pour respecter le protocole d'usage. Les entrées du journal (dates et lieux) ont été uniformisées, ainsi que l'usage de la ponctuation, et les corrections d'usage ont été apportées, sauf dans les cas où l'écart de langage semblait assumé par son auteur (comme «temptation» pour tentation). Nous avons conservé presque intacte une partie du journal où le diariste se livre à une forme d'écriture automatique qui entraîne parfois des ruptures syntaxiques. De même, nous avons laissé telles quelles les formulations plus proches de la langue parlée («Une putain parle qu'elle a reçu trois hommes...») ou des expressions propres à Lapointe («jugeante») qu'il aurait été fastidieux de reformuler, et ce, dans le but de conserver au journal son caractère spontané. Lorsque nous citons un passage du journal dans l'introduction, nous indiquons entre parenthèses BAnQ, suivi du folio. La numérotation entre crochets sert à indiquer la pagination originale du manuscrit. Nous avons également réaménagé l'ordre de certaines entrées quand celles-ci ne coïncidaient pas avec la chronologie, y compris l'insertion de deux feuilles volantes datées de 1953 au sein de la séquence. Enfin, un astérisque est placé au début et à la fin du mot pour signaler une lecture conjecturale (p. ex. : «*fléchir*»).

Remerciements

Mes remerciements s'adressent d'abord à Mélodie Laurent, mon assistante, dont la révision méticuleuse des notes sur le journal m'a été précieuse. Je remercie aussi celles qui l'ont précédée au cours des années : Marie-Pier Laforge-Bourret et Kristina Monfette Fortin. Enfin, je suis redevable aux personnes suivantes qui, d'une manière ou d'une autre, m'ont guidé dans mes recherches : Roch Carrier, écrivain, Marie-Thérèse Lefebvre, Université de Montréal, Laurier Lacroix, de l'UQAM, Anne Arsenault, collègue François-de-Laval ; mes collègues de l'UQTR Marise Bachand, Mathilde Barraband, Marc André Bernier, Manon Brunet et Luc Ostiguy ; René Audet et Jonathan Livernois de l'Université Laval, ainsi que le personnel de BANQ Trois-Rivières.



COUVERTURE DU JOURNAL DE GATIEN LAPOINTE

Montréal, l'automne 1955.

Je retrouve ces quelques notes écrites pendant mes longues années de collège; je dis longues, car depuis les solitudes de l'enfance, ces angoisses profondes où l'âme cherche vainement quelque pensée et souvent même un seul son mûr à quoi s'accrocher, m'apparaissent et me rendent tellement triste. Et cela dure, des jours entiers et cela aggrave tout le mal et la crainte des données qui m'ont toujours suivi, ce me semble, depuis les premiers jours de mon enfance. — Je me demande toutefois, si cette tristesse, la plupart du temps obscure et sourde, n'a pas été de toute ma vie le sentiment le plus fort et le plus énergique. Même l'eulhénisme, chez tout homme, ne me paraît de notes aussi puissantes que la tristesse. C'est en ces moments d'assombrement et de passion sous limite, d'ailleurs, que

JOURNAL

[1] Montréal, automne 1955³⁸.

Je retrouve ces quelques notes écrites pendant mes longues années de collège; je dis bien longues, car déjà les solitudes de l'ennui, ces angoisses profondes où l'âme cherche vainement quelque pensée et souvent même un seul souvenir à quoi s'accrocher, m'accaparaient et me rendaient tellement triste. Et cela durait des jours entiers et cela aggravait tant le souci et la crainte désordonnés qui m'ont toujours suivi, il me semble, depuis les premiers jours de mon enfance. – je me demande toutefois si cette tristesse, la plupart du temps obscure et avare, n'a pas été de toute ma vie le sentiment le plus fort et le plus énergique. Même l'enthousiasme, chez tout homme, ne joue pas de rôles aussi puissants que la tristesse. C'est en ces moments d'assaut et de passion sans limite, d'ailleurs, que [2] l'artiste peut créer librement. Il se trouve là une sorte d'état de grâce unique où le corps rejoint totalement les vibrations créatrices de l'esprit; conscience du rêve qui se juxtapose à la conscience blessée de la chair. Mieux que la joie qui nous aveugle et nous rend trop présomptueux, une tristesse comprise illumine et agrandit sans cesse le théâtre de nos mains offertes.

Ces pages, je disais, furent écrites avec beaucoup de maladresse bien sûr, mais avec beaucoup plus de sincérité encore. Je ne dois pas les corriger³⁹; ainsi je

38. La rédaction du journal a commencé en 1950, mais en 1955 Lapointe a recopié son journal. Cette entrée tient lieu de préface au journal.

39. Lapointe ne respectera pas cette résolution puisque le journal présente des traces d'une réécriture.

verrai mieux dans leur banalité brusque la fatalité de mes premières inclinations là où le désir, âpre et tout instinctif, n'avait aucune raison qui limitât son choix. Je réapprendrai avec elles l'odeur de la terre, sa primitive et belle liberté. Je suivrai pas à pas l'humiliation de mes défaites et cette grande joie de maintenir [3] un effort difficile. J'imaginerai aussi, mais avec une plus désolante amertume, aujourd'hui ce que j'ai toujours cherché sans trop bien le comprendre, cette façon d'être heureux qui nous poursuit tout près, comme par la main, mais qui n'ose pas avouer sa trop lourde présence. J'imaginerai cette ferveur extraordinaire qui m'ouvrira soudain chaque porte dont j'ai volontairement effacé l'inscription. Je me pardonnerai à moi-même !

J'ajouterai cependant à ces notes le nom de Nadourane, l'être particulier qui un jour de pluie ou de soleil est venu nommer à jamais ma vie.

Nous parlerons ensemble, Nadourane et moi, de notre présence en bien comme en mal, de notre dure et longue incertitude ; nous parlerons parfois du dégoût moral et du mépris, mais beaucoup de la douleur spirituelle et de la soif et de la faim qui rongent ; [4] nous parlerons des choses qui nous aimaient secrètement : l'âme charnelle et si dépaycée de Dieu.

À l'intérieur de chaque mot, il y aura tout l'amour que j'ai pour toi, Nadourane ; il y aura aussi cette joie qui m'exalte de créer dans la terre mille visages d'enfant heureux. Ne t'inquiète pas si parfois je te tutoie comme je le fais à moi-même et à Dieu, car ma voix de sang est

bien plus qu'une prière ou un cantique, elle est une destruction glorieuse pour ce que j'aimai le mieux⁴⁰ au monde.

[5] Québec, le 30 mai 1950.

Je suis agité; je me sens poussé intérieurement par un perpétuel besoin de quitter ce que j'ai déjà connu, comme un malade dans son lit est constamment en quête d'un coin de repos pour son corps fatigué. J'ai une fièvre inlassable de nouveau. Cela brûle et m'impatiente. Je veux voir, ensuite le souci me viendra peut-être de nommer.

[Québec], le 31 mai 1950.

Je l'aime et j'ai tellement peur! Cette destinée qui se joue dans son visage, c'est la mienne qui se cache de moi. –

Ô la mer et cette mouvance brusque des bateaux!
Nous irons chercher mon âme.

[Québec], le 5 juin 1950.

Brûler, déchirer en miettes de gros cahiers de notes, comme ça fait du bien! Et les vacances arrivent...

[6] Baudelaire⁴¹ et la Bible! et se sentir dégagé de ces

40. Lapointe a biffé « de toute ma vie » pour écrire plutôt « au monde ».

41. Charles Baudelaire (1821-1867), poète et critique français, auteur du recueil *Les fleurs du mal* (première édition 1857). Moins manifeste que celle d'Émile Nelligan, d'Arthur Rimbaud ou de Paul Éluard, l'influence de Baudelaire est toutefois visible dans le premier recueil, *Jour malaisé* (1953), entre autres par la présence d'un lexique religieux (une section s'intitule « Offrande »), par le recours aux correspondances et en raison de la place que prennent les arts,

lourdes formules d'arithmétique et de jugements déjà tout raisonnés ! J'ai hâte de connaître la liberté de mes passions et de mes goûts à moi.

[Québec], le 6 juin 1950.

Dehors, il semble y avoir le plus beau coucher de soleil. Tant de poésie dont je pourrais me nourrir ! L'étude, et toujours apprendre des livres à l'intérieur des murs ! Mais je suis incapable de Beauté encore. Je me sens plein de tristesse. Peiné aussi de ces cours d'anglais qui viennent de finir, parce que j'aime beaucoup cette langue⁴².

[Québec], le 8 juin 1950.

Plaisir indicible de me rappeler longuement mes belles années passées ! Mon bonheur serait-il désormais fini, maintenant que l'ennui et la douleur font de grandes places stériles dans ma tête ! Je suis figé entre le

comme le suggère déjà le titre synesthésique de la section « Musiques peintes ». Quant à la Bible, elle fait incontestablement partie du patrimoine spirituel et culturel de la génération à laquelle appartient Lapointe.

42. La consultation des annuaires du Petit Séminaire de Québec pour les années 1945-1950 nous apprend que Lapointe a obtenu plusieurs prix en raison de ses excellents résultats en anglais (cf. Petit Séminaire de Québec, *Annuaire du Petit Séminaire de Québec pour l'année scolaire...*) La bibliothèque personnelle du poète compte une quarantaine d'œuvres en langue anglaise. Parmi les livres qui datent de la période du journal, mentionnons, pour la poésie : W. H. Auden, *Collected Shorter Poems, 1930-1944*, 1950 ; Allen Ginsberg, *Howl and Other Poems*, 1956 ; Walt Whitman, *Leaves of Grass*, 1954 ; pour la prose : Graham Greene, *The Third Man*, and *The Fallen Idol*, 1955 ; Henry Miller, *Tropic of Cancer*, 1956 ; ainsi que cinq romans de William Saroyan ; en théâtre : Arthur Miller, *Death of a Salesman*, 1949, acquis en octobre 1955 ; Eugene O'Neill, *Long Day's Journey into Night*, 1956 ; Tennessee Williams, *Four Plays*, 1956.

passé et l'avenir atroce. [7] Les musiques d'accordéon, le soir avec les voisins de chez nous ; les promenades que je faisais, seul, dans les champs ; les livres d'images où déjà je taillais tous mes projets futurs. Je me rappelle que le seul fait de voir des livres m'impressionnait beaucoup. Je pensais au succès des grands artistes. Et j'étais rempli d'espoir ! Je me rappelle aussi que j'aimais mieux parler avec de grandes personnes, plutôt qu'avec les jeunes de mon âge. J'aurais voulu grandir d'un coup ! Pour posséder tout de suite un immense bonheur.

[Québec], le 15 juin 1950.

C'est la fin de tout : les valises partent et surtout j'oublie tous mes camarades, car ils m'ennuient tous. J'ai comme du chagrin toutefois, de laisser le collège. C'est pour moi un lieu de littérature, exclusivement, et de musique. Je me sens attaché et cela fait mal doucement.

[8] Montréal, le 20 juin 1950.

Le mot souvenir que j'aimais prononcer si souvent, commence à me gêner un peu, car je sais que le passé est mort. À vouloir se le rappeler, on éloigne tout de soi : il n'y a plus à ce moment que du vide. Faut-il tout oublier ? Ou faut-il tout imaginer ?

New York, le 22 juin 1950⁴³.

C'est immense, tout est immense dans cette ville, et sale et désordonné ! Je pense à la jeunesse, à la mienne ma jeunesse qui ressemble à cette ville. Des rêves, de l'ambition et plus de rêves encore ! Je ne crois pas en la vieillesse. Après cette jeunesse de plaisirs, c'est encore une autre jeunesse qui existe, comme cette ville, la nuit, prend une autre couleur, et d'autres jeux et d'autres départs, mais demeure toujours la même ville essentiellement. On croit posséder son sort, mais en fait tout nous échappe. À rêver, on ne se fait pas de mal. Et on ne meurt jamais. La réalité seule tue.

[9] Dans les rues de Broadway, les passants sifflent l'air nostalgique d'une vieille chanson redevenue populaire ici : « *It's the loneliest night*⁴⁴ ».

Vu le ballet : « *La chauve-souris*⁴⁵ ». Ça me fait mal de regarder un spectacle de danse, parce que c'est là un vide chez moi. Mon corps ne s'habitue pas à la danse,

43. Ce voyage est sans doute véridique dans la mesure où l'auteur mentionne qu'il a entendu une chanson qui jouait sur Broadway. Nous ne disposons d'aucune trace ni de témoignage de la situation financière qui lui aurait permis de se rendre dans les villes américaines, y compris Philadelphie et Boston. Certains ouvrages en langue anglaise datent de 1950, sans que l'on sache s'ils ont été acquis lors de ces séjours.

44. Le titre exact de cette chanson est *Saturday Night*, mais il est suivi d'une parenthèse qui indique : « *(Is the Loneliest Night of the Week)* » (1944). Elle a été composée par Jule Styne et les paroles sont de Sammy Cahn. L'interprétation la plus connue est celle de Frank Sinatra.

45. Il y a bien un opéra composé par Johann Strauss II (dit Johann Strauss fils) qui porte ce titre, mais à l'époque du journal, il n'y a pas encore eu d'adaptation publiée de cette opérette sous forme de ballet. On trouve, parmi les spectacles qui se sont tenus à Broadway, *Die Fledermaus*, qui a eu lieu le 19 mai 1954 au New York City Center. Toutefois, selon nos recherches, ni l'année ni le mois ne coïncident avec la mention du ballet.

bien que le rythme soit dans ma peau. La danse, c'est elle aussi qui empêche la jeunesse de mourir. C'est elle qui anime la mort elle-même. Elle incarne la liberté⁴⁶!

Montréal, le 17 juillet 1950.

J'étais triste aujourd'hui! Et maintenant le soleil se couche comme dans une écorce de feu sacrilège. – Pourquoi es-tu donc si loin de moi? Je t'aime infiniment.

Montréal, le 20 août 1950.

Une nuit d'amour extraordinaire! Mon corps est allégé, en repos, mais un certain malaise spirituel me tracasse [10] dans l'âme, même si ce n'est pas la première fois que je découvre l'amour. Au contraire, cette fois-là, la toute première, j'étais tellement ébloui et surpassé, que je ne me rappelle rien, sinon une longue inconscience de fièvre et de rêve splendide. Il faisait jour, alors!

Montréal, le 23 août 1950.

J'apprends maintenant à désarmer la volupté. Celle qui entoure un chagrin peut devenir aussi exaltante qu'une joie et un plaisir passionné. La mer est aussi une passion; la plus belle, peut-être.

46. La danse a toujours fasciné Lapointe, qui va publier le recueil *Corps et graphies* (1981) à la suite d'un spectacle de danse auquel il a assisté en 1977. Il prend soin d'inscrire cette note au seuil de son ouvrage: « En marge d'"Ocellus" / du PILOBOLUS DANCE THEATER / le 1^{er} février 1977 à Montréal ».

Les feuilles mortes tombent déjà, le vent est froid et l'odeur de la terre ne finit plus de m'émerveiller. Je voudrais dormir dans l'herbe, à travers les avoines mûrissantes.

Poussière d'automne, est-il vrai, sur les enseignes de rues. Et la mer appelle quelqu'un, quelqu'un qui est triste et attend... Je relis le poème de Baudelaire que je considère le plus beau de son œuvre : « Musique⁴⁷ ». – C'est là que j'ai connu la mer la première fois.

[11] (Minuit)

Il paraît que la mort, en arrivant à nous, rend tout incolore dans notre pensée, de sorte que l'on meurt sans regret de rien.

Montréal, le 25 août 1950.

« Les soifs sont plus savoureuses que les satisfactions », Gide dixit⁴⁸. Certes ; je m'en souviens bien, étant encore enfant, j'aimais cueillir des fraises de champs, et je m'attardais d'abord aux moins belles, les moins rouges

47. Ce poème se trouve dans la section « Spleen et idéal » des *Fleurs du mal*.

48. Bien que Lapointe attribue cette citation à Gide, il nous a été impossible d'en retrouver la source. Notons cependant que l'œuvre de Gide contient de nombreux extraits qui s'apparentent à celui que cite Lapointe, par exemple : « Je te le dis, en vérité, Nathanaël, chaque désir m'a plus enrichi que la possession toujours fautive de l'objet même de mon désir » (*Les nourritures terrestres, suivi de Les nouvelles nourritures*, p. 21.) ; « [...] et j'en venais de plus en plus à préférer à l'étanchement la soif même [...] » (*ibid.*, p. 218). Dans une entrevue, le poète mentionne l'influence du livre de Gide, mais il ajoute : « J'ai aimé aussi *Les nourritures terrestres* de Gide mais ça n'a pas tilté [sic] très longtemps en moi » (Donald Smith, « "Le corps est aussi un absolu". Une entrevue de Donald Smith avec Gatien Lapointe », *Lettres québécoises*, n° 24, 1981-1982, p. 54).

souvent et je mangeais même celles qui étaient encore vertes, gardant pour la fin celles qui étaient les plus alléchantes. Il y avait là une attente passionnée. –

J'ai beaucoup songé à mon avenir, aujourd'hui. Cela me presse de savoir ce qu'il m'arrivera plus tard. Mais j'ai peur. Il me semble que la Beauté m'appelle; je ne dois pas détourner ce soleil de mes yeux. D'ailleurs, j'en suis incapable. –

[12] Montréal, le 27 août 1950.

Tout va mal. Je n'aime pas Montréal; en plus, j'ai bien du trouble à garder un emploi. Tout le monde me fatigue et me tue. Je trouve la vie difficile, parfois. Et l'argent, j'ai peine à manger. La semaine dernière j'ai dû emprunter de l'argent pour faire un cadeau à maman à son anniversaire.

Je vais donc manger là où ce n'est pas cher. J'ai une rue pour ces occasions. Le restaurant ne semble pas avoir de nom particulier, mais les habitués le retrouvent bien. On se salue même maintenant. Ça me fait mal pourtant. Les gens mangent coiffés. D'abord, ils sont tous dégoûtants et malpropres. De longues moustaches grisonnantes remplies de soupes. Une putain parle qu'elle a reçu trois hommes le même après-midi. Une autre veut échapper à son amant trop jaloux. Et puis ça sent le vieux tabac et le pourri. Un pauvre chat passe de temps en temps [13] pour ramasser d'une gueule goulue et affamée un petit morceau de viande échappé sur le plancher, parce que parmi ces hommes, il y en a qui ont

la main dure dans le couvert. – Moi, je ne mange que très peu ordinairement, juste pour couper un peu mes grosses faims. Mais cela fait un coin poétique et la faim, malgré tout, m'y ramène encore.

Québec, le 13 septembre 1950.

Je peux de moins en moins écrire. Tout me lasse si vite ! Je désespère un peu de la vie. Et ce métier, ce boulot de relever constamment son âme !

Montréal⁴⁹, le 27 septembre 1951.

J'ai dû voler de la nourriture hier dans un grand magasin pour manger un peu... Dégout après dégout, je me livrerais à n'importe quelle occupation malhonnête. – Est-ce à cause de toi que j'aime tant, qu'il m'arrive tant de folies ?

[14] Montréal, le 30 octobre 1951.

La terre meurt. Tout meurt, et l'homme souffre encore. Et l'automne pleure les hommes de la terre... pleure l'affection trop grande des humains. Pourquoi s'attacher, pourquoi ne pas passer ! Il n'y a rien d'humain sur la terre. Et la vie est trop avare.

Montréal, le 21 novembre 1951.

Mes chagrins, mes peines sont devenues une sorte de drame. Je m'éloigne de plus en plus de Dieu. Je ne

49. Lapointe semble avoir hésité sur le lieu où cette entrée a été rédigée. Les noms des villes de Québec et de Montréal ont été inscrits, puis biffés.

vois plus rien dans ma conscience. J'aime trop cette personne, assurément. C'est elle qui désordonne ma vie. Il y aussi ce dégoût que j'ai pour mes études présentes aux Arts graphiques. Et les êtres stupides qui sont là. J'avais trop d'audace devant si peu de force morale! Mon cœur s'use très vite. Je ne savais refuser rien. Rien. La solitude me désempare, et je m'inquiète à devenir fou! Le fantôme de Beauté me laissera-t-il un jour? Je voudrais écrire, et cela me déchire atrocement. Je regrette tant de ne pouvoir [15] continuer mon cours classique. Maintenant, je me joue la comédie et j'essaie de rire pour ne pas pleurer fort.

Montréal, le 20 décembre 1951.

Je travaille toutes les nuits jusqu'à 3 et 4 heures du matin. Cela me tue. Mais souvent je ne me lève pas le matin pour aller à mes cours. Cela n'est pas la peine. Ça me fait plutôt chier, ces Arts graphiques. – Je partirai bientôt. Je joue une aventure de vie terrible. –

Pourtant, que l'âme des enfants est belle et consolante! Je regrette tant mon enfance de bonheur. Une joie maintenant défendue. Il reste à oublier. Il reste à déguiser sa vie, déguiser sa détresse.

Montréal, le 21 décembre 1951.

Ce matin le soleil ne s'est pas levé et j'avais besoin de grandes lumières. Je suis déçu et triste. Une tristesse encore plus déserte que celle qui me prend ordinaire-

ment à chaque réveil. ~~Sur la terre.~~ Ces heures de vide et de parfaite insouciance sont atroces.

[16] Montréal, le 24 décembre 1951.

Visite dans un orphelinat d'aveugles⁵⁰. Ils entrent un à un dans cette grande salle de repas. Ils se reconnaissent tous à la voix. Ils contournent même le chat qui sans doute est toujours couché là près de la table. Il y a en eux une force et une adresse que seule l'absurdité d'une habitude peut donner à l'homme.

Québec, le 3 janvier 1952.

Pourquoi se trouve-t-il tant de misère dans le monde ! Je voudrais avoir un cœur si grand qu'il puisse contenir toutes les peines et les malheurs de la Terre. Les hommes ne méritent pas d'être malheureux. Quand ils croient aimer, ils ne prouvent que leur faiblesse inhérente. Un péché n'est-il jamais une prière.

Montréal, le 17 janvier 1952.

Écoute-moi, Nadourane, car mon cœur est désespéré. Nous irons chercher mon âme. J'ai la nostalgie des souvenirs de mon âme. Un peu de jeunesse et un air de fête.

50. Il s'agit de l'Institut Nazareth pour aveugles qui était situé au 1460, boulevard Crémazie Est, de 1940 à 1975. Ce n'était pas un orphelinat, mais un pensionnat qui prenait en charge des garçons et des filles âgés de 6 à 21 ans. (Cf. Pierre Foucault, *Aider malgré tout. Essai sur l'histoire des centres de réadaptation au Québec*, Montréal, Éditions de l'Association des centres d'accueil du Québec, 1984, p. 106.)

[17] Montréal, le 3 février 1952.

L'homme a besoin de cruauté. S'il se croyait capable de combler soudain tous ses désirs, il ne rêverait plus. Le refus nous retient plus que toute possession. L'exigence subite mesure notre audace. C'est pourquoi nous ne connaissons de véritables voluptés que tout au fond de notre absence.

Montréal, le 7 février 1952.

Nadourane, j'aimerais entendre Ta voix.

Montréal, le 13 mars 1952.

Je me reconnais difficilement. Je suis étranger à moi-même. Mon corps est distant, je dois être terriblement faux! Si au moins j'étais capable d'aimer sans ce dégoût qui me prend aussitôt du néant de moi-même. Je suis lourd des autres. Il me faut plus de confiance en moi-même. Il me faut beaucoup de soleil aussi.

Montréal, le 19 mars 1952.

Il neige. Et le vent est d'une atroce vérité. Je regarde en moi l'être ignoble que je suis. J'ai peur. Je voudrais me retrouver, et me vomir.

[18] Montréal, le 20 avril 1952.

Ce devoir d'écrire, d'écrire à la terre entière, me poursuit sans relâche. Car la terre souffre et les hommes ne sont pas heureux⁵¹.

Relu la *Saison*⁵² de Rimbaud. Je craignais d'ouvrir le livre. Je dois rêver beaucoup trop. J'ai besoin de saisir la réalité du monde, de saisir la vie étrange de mon cœur et lui donner le vrai sens qu'il peut avoir.

Montréal, le 23 avril 1952.

J'arrive de Québec où j'ai vécu pendant un seul moment de silence les difficiles années de mon internat. J'ai revu le collège, mais j'ai eu soin de fuir le visage intolérable de mes anciens camarades; cela m'eût-il fait trop mal au cœur! Et tout à coup une sorte d'inquiétude contrite mêlée à cette force d'indifférence d'âme me poussa chez mon premier directeur spirituel et il m'a tout de suite demandé comment allait mon âme. Je lui dis, [19] d'une voix sèche, qu'elle était là, mon âme, et qu'elle me suivait toujours. J'étais incapable de ressentir une certaine contrition, même imparfaite. Les curés n'ont jamais su comprendre les problèmes du jeune homme. Ils commencent déjà à compter nos péchés, sans même s'informer de nos bonnes pensées religieuses. Les faiblesses humaines, à leur avis, tuent ce

51. Ce souhait sera en grande partie réalisé avec la publication de l'*Ode au Saint-Laurent*, qui célèbre sa terre natale et les hommes qui y habitent.

52. Il s'agit d'*Une saison en enfer* (1873) d'Arthur Rimbaud. Lapointe possédait une édition québécoise (Montréal, Éditions Variétés, 1946). L'ouvrage a été acquis en novembre 1953.

qu'il y a de meilleurs dans un être. Ils sont probablement faux; combien faut-il de moralités spirituelles, parfois, pour ensemençer un bon sentiment. Je confesse le péché, bien-sûr, mais les jeux d'affirmation me semblent porter de plus fructueuses moissons. J'aime Dieu, voilà l'important.

Le même jour.

Hier je suis allé voir ma mère. Elle est unique, maman. Elle a pleuré longtemps avant qu'elle fût capable de me parler. Ensuite, nous avons parlé de l'accident d'automobile qu'il m'est arrivé au mois dernier. Je lui avais toujours caché cette [20] affreuse malchance, de crainte qu'elle s'inquiétât beaucoup trop à mon sujet. Nous avons parlé aussi des fleurs, des enfants. Son langage d'images m'émerveille de plus en plus. Les mots ne lui disent rien, alors qu'une image rend si vivante sa pensée. Maman, elle est vraiment le plus grand poète que je connaisse.

Montréal, le 2 mai 1952.

Comme mes états d'âme changent rapidement! J'ai peine à me suivre. Hier, je détestais le monde et la bonté naturelle et l'espoir sans raison. Aujourd'hui, je veux vivre. Je me vois un cœur large comme la mer. Et je souris sur la bouche de tous mes voisins.

Saint-Benoit-du-Lac⁵³, le 5 mai 1952.

Rencontre assez heureuse avec un copain de collège. La conversation s'engage, intelligente et serrée. Son attitude d'esprit m'offusque toutefois. Il ne voit rien des choses de la terre. Il vit de son esprit uniquement. [21] Je me demande où il peut bien aller en oubliant son corps. Une fois qu'il aura épuisé le petit tas d'images qu'il apprend des livres, il sera désormais sec et morbide. Je souhaite qu'il revienne une fois pour toutes à cette unique source de la vérité : les instincts. –

Son silence de moine, occasionnellement recherché, il est vrai, je le voyais dans son attitude consciente, trop consciente, a fini par m'émouvoir profondément. Cela expliquait son amour incompréhensible du grand Pascal⁵⁴. Cela me prouvait une part cachée d'humain dans son cerveau. Le silence ou les gestes multipliés ont tour à tour leur confession muette.

Montréal, le 7 mai 1952.

J'entends de la terre un chant qui pleure. Une chanson que personne ne chante, à cause de sa folie de

53. Cette abbaye, à la fois destination touristique et lieu de retraite, est située au sud du lac Memphrémagog, dans la région de l'Estrie. Elle est dirigée par des moines bénédictins.

54. Blaise Pascal (1623-1662), philosophe et scientifique dont les œuvres (*Pensées, Les provinciales*) sont dominées par la pensée janséniste. Bien qu'on ne trouve pas les œuvres de Pascal parmi les livres de Lapointe, celui-ci avait en sa possession deux ouvrages portant sur l'écrivain et parus à l'époque du journal : Guy Michaud, *L'œuvre de Pascal : extraits*, Paris, Hachette, 1950 (coll. Classique France), souligné et annoté ; Auguste Valensin, *Regards sur Platon, Descartes, Pascal, Bergson, Blondel*, Paris, Éditions Aubier-Montaigne, 1955. Il est fort vraisemblable que l'œuvre de Pascal faisait également partie du cursus de la formation classique dont a bénéficié Lapointe.

tristesse. C'est peut-être le chant du monde que le monde n'aime pas. Ô le visage de mon enfance.

[22] Montréal, le 16 mai 1952.

Vu les *Mains sales* de Sartre à l'écran⁵⁵. Cette force vigoureuse, cette insensibilité du cœur m'ont révolté. La société ne connaîtra jamais de justice humaine.

Les gens d'âge mûr qui ont tout perdu des enthousiasmes de leur jeunesse se moquent peut-être du héros de ce film, parce que lui, il croit en son courage et en ses idées d'individualisme⁵⁶.

Je marcherai dans mes pas à moi⁵⁷. Ma sincérité me désespère. Je mourrai de mon espoir. Les copies de sentiments et d'actions me répugnent. Les valeurs profondes sont à l'intérieur des mains sales en surface. Je multiplierai l'ardeur qu'il me faut pour affronter totalement mon affreux destin.

55. *Les mains sales* est un film français, adapté de la pièce de théâtre éponyme de Jean-Paul Sartre, réalisé par Fernand Rivers et Simone Berriau, sorti en 1951. Curieusement, on apprend que le film ne prend pas l'affiche au Québec avant le 22 novembre 1952. (Cf. Pierre Hébert, Kenneth Landry et Yves Lever [dir.], *Dictionnaire de la censure au Québec: littérature et cinéma*, p. 432.) Ce décalage chronologique s'explique par la réécriture du journal intime dont nous avons mesuré, en introduction, certaines conséquences sur la chronologie.

56. Lapointe ne relève ni l'athéisme de Sartre, ni son anticomunisme, pourtant condamnés à l'époque par l'Église catholique. Plutôt, il y voit l'exemple d'un héros qui reste fidèle aux rêves de jeunesse.

57. Cette formulation rappelle le poème « Accompannement » de Saint-Denis Garneau (cf. *Regards et jeux dans l'espace*, 1937).

Montréal, le 22 mai 1952.

En robe noire, d'une simplicité qui désarme, s'avance E. Piaf⁵⁸. Une misère humaine qui attache sur son corps et dans sa voix extraordinaire toute la folie et l'amour de ses péchés. Cette femme est bouleversante.

[23] Montréal, le 1^{er} juin 1952.

Ô Nadourane, je voudrais tenir entre mes mains toutes les grandes nostalgies de ton âme. Tristesse sans fin de la neige⁵⁹.

58. Édith Piaf, Giovanna Gassion, dite Édith (1915-1963). Il est difficile de déterminer si Lapointe a vu l'artiste en spectacle ou au petit écran, car la datation de l'événement dans le journal ne concorde pas avec les apparitions de la « Môme de Paris ». Toutefois, elle figure dans le film *Paris chante toujours*, qui est sorti au début de 1952. Elle a aussi offert une prestation au *Ed Sullivan Show* en novembre 1952. En revanche, elle a entrepris une tournée de deux semaines dans la capitale nationale. Le 22 mai 1955, le journal *Le Soleil* titre : « La môme est parmi nous » (cf. Geneviève Bouchard, « Une promenade sur les traces d'Édith Piaf : la Môme est parmi nous »). Le passage de la Môme est aussi retenu parmi les événements marquants de cette année : le 9 mai 1955, on peut lire dans la presse : « L'inoubliable Édith Piaf et sa Revue continentale commencent une série de spectacles au théâtre *Her Majesty's* de Montréal où Edith Piaf arrive après avoir triomphé à Los Angeles, San Francisco, Chicago et New York » (en ligne, [<https://grandquebec.com/ligne-du-temps-xx-siecle/ligne-du-temps-1955>], page consultée le 15 octobre 2014). La tournée de la chanteuse s'arrêtera à Montréal du 9 au 22 mai 1955 (en ligne, [archives-demontreal.com/2013/02/05/edith-piaf-a-lhotel-de-ville-de-montreal-10-mai-1955], page consultée le 15 octobre 2014).

59. Il n'y eut aucune précipitation ce jour-là, mais l'explication se trouve peut-être dans la notice du 7 février 1956, où Lapointe se remémore la rupture avec Nadourane qui a eu lieu un an auparavant, en février 1955. Comme il semble que ses notations ne respectent pas toujours la chronologie, il a pu ajouter cette réflexion après coup, selon la liberté qu'il se permet et qu'il annonce dans la première entrée de l'automne 1955.

Montréal, le 7 juin 1952.

Me tombe dans la main « L'esthétique » de Th. Gautier⁶⁰. Cette conception de la Beauté me fait rire, et m'offense. Ne contempler que la forme, n'attacher d'importance que dans le geste révolu, c'est absolument idiot. Il n'existe plus, alors, de vrais péchés ; ni le désir, de volupté.

Montréal, le 12 juin 1952.

Les misères de la vie m'appellent. Je vois constamment ce qu'il est de plus pauvre et de plus monstrueux au monde. Pourquoi ? L'ignorance complète me fascine. Les choses naturellement belles me semblent superficielles. Mais déjà je sais mon manque de raison. Il faudrait raisonner tout sentiment.

Montréal, le 14 juin 1952.

Je songe aux solitudes du sable les matins de pluie. Visage amer des rancunes. Un [24] enfant cherche ses jouets dans la cour boueuse, sans prendre garde à la pluie, sans s'étonner de son corps refroidi. Il cherche ce qu'il a déjà aimé.

60. Théophile Gautier (1811-1872), poète et dramaturge, a aussi été l'un des grands théoriciens de l'Art pour l'art. Son œuvre comprend de nombreux écrits consacrés à l'art. Lapointe a lu le poème intitulé « La vraie esthétique », tiré du recueil *Un douzain de sonnets* (dans Théophile Gautier, *Poésies complètes*, t. 2, Paris, G. Charpentier, 1890, p. 261). Le poème met en scène un dialogue entre un savant, qui discrédite la forme, et le poète, pour qui elle est essentielle. Lapointe réagit à la réplique du poète : « Je répondais : La forme aux yeux donne une fête / Qu'il soit plein de falerne ou d'eau prise au ravin / Qu'importe ! Si le verre a le profil divin ! / Le parfum envolé, reste la cassolette. »

Montréal, le 20 juin 1952.

Dans le ciel, un bleu d'automne qui se souvient. Le soleil se cache aux pieds du jour. Je ne vois plus rien en moi. Toutes les rues montent vers la nuit des sens. Je ne reconnais que de sales fantômes de Beauté. Comment imaginer un seul départ en avant. Je travaillerai contre toute déchéance. Devenir utile.

Montréal, le 29 juin 1952.

Il y a un vide immense dans mon cœur, un vide effrayant. Si au moins cela devenait une sorte d'habitude, je m'en consolerais. Mais ce vide arrive toujours sous un visage plus atroce. Écrire dégagerait peut-être mon corps de cette lourdeur? N'en garder qu'une image de volupté ou de grande amertume. Oublier les visages.

[25] Récemment lu *Opéra* de Cocteau⁶¹. Une bien étrange fascination; un état de grâce magique. Il y a des oiseaux, des anges, de la neige, beaucoup de neige, mais elle n'est jamais définie. J'aime beaucoup cette poésie apparemment inachevée; des yeux vides, des

61. Jean Cocteau (1889-1963), écrivain et cinéaste français, a publié *Opéra* en 1927. C'est un recueil de vers et de proses qui ménage une large place à une imagination onirique et qui explique la présence de poèmes où il est question du sommeil: le sommeil et ses dangers, des membres ayant leur vie propre, comme dans « Joueurs dormant à l'homme [sic] », ainsi que de nombreuses références aux anges. Toutefois, contrairement à ce que retient Lapointe, la présence de la neige se limite à un « Éloge de la neige », écrit en marge d'*Opéra* (cf. *Cœuvres poétiques complètes*, p. 519 et 566.). *Jour malaisé* (1953) compte plusieurs occurrences du mot *sommeil*. On lit, dans « Barques chavirées », extrait de *Jour malaisé*:

« Sommeils égarés dans le désœuvrement / Et la crainte / Je me souviens sur mon corps nu / Du pas brutal de la mer » (*Jour malaisé*, p. 70; dans la réédition *Le temps premier*, op. cit., p. 72).

pieds qui ne sauront jamais marcher sur la terre, des mains à la fois savantes et vides et maladroites, des feuilles toutes blanches, et beaucoup de sommeil qui fait peur et qui hante la chair. Le sommeil de Cocteau est tout à fait différent de celui de J. Green⁶². Ce dernier rêve pour mesurer sa vie, non pour l'étonner simplement. C'est un rêve qui appartient à la vie en somme et qui la compose.

Montréal, le 3 juillet 1952.

« Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. – Et je l'ai trouvé amère. – Et je l'ai méprisée⁶³ » J'ai toujours eu quelque chose de Rimbaud dans mon sang. Je le respire. J'assume [26] peu à peu sa longue alchimie du verbe. Quelque chose est en lui qui m'appartient vraiment. Est-il de plus belles pages dans la littérature française que cette dédicace à Satan⁶⁴ ? Après Rimbaud,

62. Julien Green (1900-1998), écrivain américain de langue française. Son œuvre est traversée par l'influence du catholicisme et la question du bien et du mal. *L'autre sommeil* a paru en 1931 et a été réédité en 1950 avec une brève préface de l'auteur. Le sommeil dont il est question dans le récit de Green est celui de la mort (les décès du père puis de la mère), mais on retrouve aussi l'idée, fréquente chez Green, que la vie est un songe et, le plus souvent, un mauvais rêve: « Peut-être que toute cette vie qui s'agitait autour de nous n'était-elle qu'un songe, un autre sommeil qui ne nous fermait pas les paupières, mais nous faisait rêver les yeux ouverts » (*L'autre sommeil*, Paris, Livre de poche, 1950/1971, p. 130-131). Lapointe parle plus longuement de Green dans l'entrée du 16 décembre 1955.

63. Lapointe cite sans doute de mémoire le deuxième alinéa d'*Une saison en enfer*, qui se lit plutôt ainsi: « Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. – Et je l'ai trouvée amère. – Et je l'ai injuriée. »

64. À proprement parler, le texte de Rimbaud ne comporte pas de dédicace à Satan, mais ce dernier en est le destinataire. Rimbaud fait effectivement partie des poètes préférés de Lapointe, et sa fascination pour le poète adolescent durera toute sa vie. Il y fait allusion jusque dans ses derniers recueils des années 1980. Ainsi, *Arbre-radar* (1980) s'ouvre sur une épigraphe en italique

on ne peut imaginer de plus rares émerveillements ! Tous les verbes me semblent d'origine païenne et sans poésie. Je me tairai donc. Depuis, on retrouve son âme dans tous les livres. Rimbaud sait me consoler et me donner du courage. Il me semble que je sais ses poèmes par cœur depuis ma naissance.

New York, le 7 juillet 1952⁶⁵.

Il me faudrait un long temps de silence et de calme pour récupérer tous mes songes morts. Je m'apitoie trop sur les sorts de l'autre. Pourtant on ne divise jamais trop son cœur. Celui du Seigneur doit être bien grand ! – Et les songes, s'ils viennent compléter les vides du réel, parfois, ils détruisent encore beaucoup plus de bons sentiments qui [27] nous habitaient déjà. Et sur le plan de l'amour, ils sont affreux, ces songes : on en finit par n'aimer que l'amour lui-même. La possession nous échappe et nous décharme. Prenons le plus grand entre tous les poètes, Racine⁶⁶ : n'a-t-il jamais aimé qu'avec des mots ? La passion de créer nous oblige

non identifiée : « À ces blanches nations en joie que / parfois je vois passer sur les plages / sans fin du ciel. » C'est une citation légèrement reformulée d'un passage du poème « Adieu », tiré d'*Une saison en enfer* : « Quelquefois je vois au ciel des plages sans fin couvertes de blanches nations en joie. » (Cf. « Adieu », dans Alain Blottière [éd.], *Arthur Rimbaud, Lautréamont, Charles Cros et Tristan Corbière, Œuvres poétiques complètes*, Paris, Robert Laffont, 1980, p. 106 [coll. Bouquins].)

65. Nous ne savons pas ce qui motive ses voyages à New York, ni à Philadelphie, sinon un tourisme culturel.
66. Jean Racine (1639-1699), dramaturge français. Ses tragédies mettent en scène des personnages aveuglés par une passion qui les mènera à leur perte. Lapointe donne l'exemple du dramaturge pour expliquer que tous les grands créateurs, en passant par le langage pour exprimer l'amour, se séparent du même coup de l'objet aimé.

souvent à une certaine abstraction qui éloigne de nos yeux l'objet ou l'être aimé.

Philadelphie, le 8 juillet 1952.

L'inconnu m'est accueillant et lourd à la fois. Le dépaysement m'accable. Je vois naître en moi des sens nouveaux que je dois habituer à la vie, non au rêve. J'ai besoin d'une constante harmonie entre le paysage neuf et mon âme. Je suis passionné de découvrir demain, ce cœur fiévreusement chaud de la vie. –

Philadelphie, le 13 juillet 1952.

Personne ne peut exprimer un très grand bonheur; le vivre est suffisant. On formule au contraire celui qu'on n'a pas. À force [28] de le répéter, on finit par le croire à soi.

New York, le 15 juillet 1952.

Je suis seul, mais l'âme anonyme des rues est là; les mêmes gens y passent, tous des étrangers, il y a l'eau et les bateaux dans ma tête; il y a le temps et la nuit sensible des souvenirs; il y a ma belle enfance, tant de départs! Le péché et l'inquiétude du chemin à choisir librement – O je voudrais vivre pourtant, sans me souvenir de rien. La poésie même me dégoûte. Que d'infâmes maladresses et que de dialogues inutiles avec mon âme!

Montréal, le 20 juillet 1952.

Je me sens las de traîner mon passé par la main. La pitié m'importune à certains moments. Je te montrerai, Nadourane, l'âme merveilleuse du *devenir*, et encore cette offrande éternelle du moment présent. Je voudrais marcher plus vite pour nier mes refus, insensiblement. Dormir d'une lourde fatigue...

[29] Québec, le 29 juillet 1952.

Dimanches de nos folies d'enfant. Accepter l'exigence du spirituel sans le masque des corps. Présence intolérable de Dieu ! Je cherche un peu de joie, un reste d'affection. Liberté et possession de soi. Fixer le soleil et trouver une présence indemne.

Montréal, le 5 août 1952.

Lettre à un Otage : quelle rare beauté de poésie et d'écriture ! Justesse et grandeur se rencontrent dans la plus grande simplicité. St-Ex⁶⁷ est un auteur dont j'eusse tiré grand profit à rencontrer plus tôt. Exploiter sa pensée, son idée, découper une âme humaine dans toute l'étendue de l'inimaginable ! Sévérité du verbe appris. Musique sonore de silence. Et cette économie

67. Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944), écrivain, reporter et aviateur français. *Le Petit Prince* (New York, Reynal & Hitchcock, 1943 ; Paris, Gallimard, 1946) est son œuvre la plus connue. Lapointe évoque la lecture de *Lettre à un otage*, dont il possédait deux exemplaires dans sa bibliothèque, dont l'un (Paris, Gallimard, 1950) a été acquis en 1953. L'intitulé de cet essai lui a peut-être inspiré celui de son deuxième recueil, *Otages de la joie* (1955).

sensuelle des sentiments. Il y a là toute la rare philosophie de l'enfant.

Montréal, le 11 août 1952.

Solitude du poème fini sur la feuille ! Les rythmes sont amers et pleins de refus ! et sans mesure. Où sont les grands [30] champs libres de la vie ? Acquérir une présence attentive. Le jour et la nuit de l'homme.

Montréal, le 14 août 1952.

Je reviens sans cesse à mes poèmes. Ça me prend soudain de tous les brûler. Ce qui était délectation passive devient pour moi un goût de nausée. Pourquoi éditer un livre de poèmes ? Donner aux autres la banale vérité de son âme. C'est un marché encore plus ingrat que celui des fleurs. Un asile sans visiteur.

Montréal, le 2 septembre 1952.

Je reçois par la poste les premières épreuves de mon livre de poèmes. J'anticipe déjà un extraordinaire plaisir à les réviser. Il y a aussi une crainte obscure qui s'empare de moi, comme si le matin n'était pas très éloigné du soir. Je ne veux plus rien savoir.

Montréal, le 11 septembre 1952.

Un ami m'apporte le Christ de Rembrandt⁶⁸. Visage de pardon et d'amour. Un Dieu qui eût préféré

68. Titre d'un tableau du peintre hollandais Hermensz van Rijn, dit Rembrandt (1606-1669). Si on prend à la lettre le titre, il s'agirait du *Christ sur la croix*,

vivre toujours [31] parmi les hommes. Son regard est si près de la misère humaine ! Tristesse et joie divine des sens. Amertume du savoir ! Et par-dessus tout cela : la fidélité !

Montréal, le 20 septembre 1952.

Impossible de créer ! Mon cœur semble loin, insaisissable. Je souffre atrocement. Tout m'échappe. Tant de prunelles fermées en moi !

Montréal, le 3 octobre 1952.

Souvent je m'étonne de la simple résonance verbale d'un mot nouveau ; je le sens monter dans mon silence de chair, la tristesse surtout et la joie semblent se traduire dans le geste et la sonorité avant que dans la parole. Notre corps physique semble chercher, dans l'attention des mots, quelque chose qu'il aurait perdu, comme une union, une amitié.

Montréal, le 12 octobre 1952.

Je me sens vieux aujourd'hui. J'ai dû vieillir beaucoup. J'ai l'impression d'arriver au bout du chemin les mains usées.

[32] Montréal, le 1^{er} novembre 1952.

Mon mal va bientôt guérir, Nadourane, mon âme va-t-elle enfin prendre mes yeux à *moi* ! Des ports

mais il pourrait aussi faire référence à la série des têtes du Christ. Quoi qu'il en soit, on ne trouve aucune reproduction de Rembrandt dans les archives.

ouverts à tous étrangers. Bannir l'injustice des hommes ; l'arbre coupé et l'avarice du cœur. J'irai à tous ces rendez-vous oubliés. Il n'y aura plus de mort sur la terre. Rien que la vie en geste d'adoration perpétuelle ! Je ne risque rien à tourner la feuille morte au calendrier. Prières d'aventures. Habitude de Dieu parmi les hommes.

Montréal, le 9 novembre 1952.

Mon caractère est trop faible. Je m'aveugle dès qu'un émerveillement me frappe. Il me faudrait mettre plus de raison dans ma sensibilité. La ferveur de créer à ce moment augmenterait en profondeur, alors qu'elle s'émousse tout de suite dans un fouillis de mots. Tant de chemins qui veillent. Déséquilibre. Paresse intellectuelle. Échec de présence vitale. Désaccord du mouvement et du repos de mes instincts.

[33] Montréal, le 24 novembre 1952.

Les airs d'accordéon que j'écoutais à la fenêtre de mon voisin m'ont rendu absolument malade. Tant de nostalgies de ma lointaine enfance.

Elle passe très vite, cette vie de ma jeunesse. Je suis incapable de formuler quoi que ce soit d'elle depuis [quelque] temps. – Maladresses sans doute. Il me faudrait un cœur souple de voleur ! Le temps hélas ! me tue. J'ai soif, j'ai faim et l'infini me brûle les mains.

Montréal, le 15 décembre 1952.

Je me sentirais bien n'importe où, ce soir. Le sol étranger, mais il a cette fièvre que j'ai si je l'aime⁶⁹. Pourquoi différencier les races? Je possède dans le mien⁷⁰ l'âme de tous les regards. Mon corps est partie de la chair de toutes choses. Je dois ressembler à cette éternité qui se loge dans chaque minute et qui a besoin de chacune d'elle pour durer. Et j'ai un seul souvenir, même si je connais bien des nuits, toutes différentes les unes des autres!

[34] Montréal, le 25 janvier 1953⁷¹.

Pourquoi se faire un horaire du jour?

Regarde, Nadourane, l'eau qui coule comme ton image, les plans d'avenir sont des morceaux de vie qu'on doit apprendre par cœur, avant même que d'aller les saluer. Il ne faut pas tuer le hasard, encore moins embrouiller le jeu des vérités. Toi seulement tu connaîtras ta propre plénitude d'être, les autres sont étrangers dans tes paroles. Donne à ton corps de rejoindre ton âme. Marcher les pieds nus sur la terre. Trouver son vrai visage sous le masque de ses habitudes. Au coin d'un dimanche choisi une fois pour toutes. Échafaude tes mains, Nadourane, vers l'arrivée de ton destin. Après

69. La forme syntaxique donne l'impression que Lapointe a omis certains mots en formulant sa pensée.

70. Il semble que le diariste soit passé du référent « étranger » à celui du corps ou du cœur.

71. Il n'y a aucune entrée entre le 15 décembre 1952 et le 25 janvier 1953. Nous avons cependant trouvé dans les archives un dactylogramme intitulé *Pages de journal été 1953*, que nous replaçons dans l'ordre chronologique du journal.

tu comprendras toute l'incroyable signification de ton nom posé sur la feuille remplie. Les problèmes sont certainement solvables si on leur trouve d'abord une formule. Importance de nommer.

Québec, le 30 mars 1953.

L'habitude, voilà une idée qui s'amuse, qui paresse dans mon esprit, alors que [35] mon corps voudrait tout de suite comprendre et mettre en ordre. Souvent c'est la mémoire sensible de ma chair qui impose du recueillage à mon intelligence. Il y a là un dérèglement que je ne puis saisir tout à fait.

Montréal, le 7 mai 1953.

Des senteurs d'automne⁷², du feu et des moisissures de terre me retiennent au parc plus longtemps que je ne le voudrais. Je songe à toi, Nadourane, et c'est affreux le mal que tu me fais. J'ai besoin de ta vie pour accomplir tous les gestes commencés de la mienne.

Nadourane, je t'aime éternellement !

Montréal, le 29 mai 1953.

Gravité des danses d'enfants dans la rue. Les enfants, ils sont tristes particulièrement dans leurs jeux ! Une seule ligne de couleur sur le pavé et voici les

72. Pourquoi Lapointe parle-t-il de l'automne alors que l'entrée est du 7 mai ? Vraisemblablement, il note cette réflexion à l'automne 1955, époque où il recopie et transforme son journal de jeunesse. Ce qui confirmerait que le motif initial du journal provient d'une peine d'amour vécue à l'automne 1955.

dimensions de l'absolu ! Le hasard les commande ; ils obéissent. Ils sont tout près de la vie, sans le savoir. Mais la comédie du jeu les fascine. Ils lui inventent des masques, jusqu'à oublier leur nom.

[Montréal, été 1953]⁷³

Cette mince couture de vie
Que le temps malgré toi dévoile
sur la maigreur de ton dos
Comme d'un habit de pauvre.

Georges Cartier⁷⁴

Vers émouvants, pesants, splendides, où l'alliance, farouche et apeurée, de la chair et de l'esprit, de la faiblesse et de la prière, me fait penser à du plus beau Julien Green. Deux lettrines qui ornent ce livre sont magnifiques, dont une surtout que j'aime par-dessus tout.

73. Rédigée à la machine à écrire, cette page, qui porte le titre de « Pages du journal été 1953 », a été retrouvée dans les archives et est de toute évidence tirée du journal. Certains passages reprennent des extraits de la fin du journal. Cette page couvre la période estivale jusqu'en septembre, comme en fait foi la fin du texte.

74. Georges Cartier est un ami de Lapointe avec qui il a cofondé les Éditions de Mui. Ils ont aussi entretenu une correspondance. Des informations biographiques sur Cartier se trouvent dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 3 (Roger Chamberland, « Hymnes/Isabelle, recueil de poésies de Georges Cartier », p. 487.) L'extrait est tiré du recueil *Obscure navigation du temps*, paru en 1956 et reproduit dans *Chanteaux. Poèmes 1954-1974*, p. 101-113. Il n'y a eu aucune recension critique de ce recueil, mais Lapointe a rédigé un compte rendu de son précédent recueil, *La mort à vivre* (cf. « Le sens des faits. Trois poètes regardent la vie », *Revue dominicaine*, juillet-août 1955, p. 50-53).

Marche au bord des chutes⁷⁵. Le soleil triche, il me détourne de mes plaisirs. Toutes mes cicatrices sont pleines de soleil et de lumière. Des enfants me parlent de leurs joies de vacances. L'heure passe. Et l'étonnement ne s'est pas effacé sur le front des enfants. je me dis qu'il faut les quitter ainsi.

Devoir mesure, ménager ses paroles, alors que l'autre a besoin de toute notre sympathie. Parler d'une voix presque anonyme pour ne rien y réveiller, ne rien mettre en marche, ne rien engager faussement....

Cette pluie que j'aime et que tu n'aimes guère.... Notre amitié devait durer toujours. C'est vrai, on se l'est promis...C'était un peu de printemps qu'on ouvrait, il me semble, et c'est tout l'été qui s'est mis à courir à pleine haleine dans notre tristesse. Un éclair...rien ne dure⁷⁶. L'inconstance du cœur, l'inutilité de l'amour, la précarité de l'Éclair...j'aime ce bercement égal, un peu morose mais certain, de l'automne. Je pense trop à l'avenir, je le rapproche trop près du présent que je gâte, je tue le présent pour faire mon bonheur et ce que j'espère... Il y a tant de passé déjà dans nos souvenirs, je n'aurais pas besoin de tenter de violer l'avenir...

J'aime rencontrer des gens, mais il faut que nos tête-à-tête soient courts.

Ne pas pouvoir répondre entièrement à l'offrande de l'autre. Ne pas mériter entièrement son amour. Ne

75. Lapointe se trouve alors au manoir Montmorency, situé près des chutes Montmorency.

76. Ce passage est une réminiscence du poème «À une passante» de Charles Baudelaire.

pas pourvoir soutenir son regard jusqu'au bout...
Penser qu'il n'y aura de victoire que pour un à la fin de
l'aventure... Penser qu'un seul sera vaincu. Se faire une
béquille de l'amour de l'autre. Dévier ses questions.
Amoindrir ses scrupules, en avoir pitié... Sentir que
l'autre devient mendiant... Promettre du bout des
lèvres pour remettre l'autre sur pied. L'autre qui se tient
debout en s'appuyant sur son filet de lumière qu'il nous
tend... L'accepter, il vit ; le refuser, il tombe...

Une odeur d'herbe coupée... le matin rajeunit le
cœur de la terre. Le matin avec les bijoux de la nuit sur
sa poitrine farouche... Le matin qui souffle dans ses
mains rudes les bijoux lumineux de la nuit... l'intimité
de ma tristesse...

Septembre a le cœur gros
Septembre s'invente des signes à lui seul
(Le vent bat des cils entre les ponts trop
éloignés)
Septembre cache des bijoux dans les veines de la
terre⁷⁷
(Les enfants ont volé les parures de ta tristesse)
Septembre a le cœur gros
Septembre qui se déplie brusquement sur tes
doigts
Comme un dimanche triste.

77. On notera la reprise à peu près à l'identique de la fin du MSS Books («Une
odeur vive d'herbe coupée... Le matin rajeunit le vieux cœur de la terre. Ô la
triste intimité de ma vocation...»).

[36] Montréal, le 3 septembre 1953.

Comme l'homme s'impose beaucoup d'adoration ! Non, cela est naturel. La nature lui exige de s'agenouiller. Une sorte de justice instinctive. La reconnaissance de l'infini, peut-être, à l'intérieur de lui. Conscience d'être issu d'un Dieu.

Je me vois vite rendu aux frontières d'une volupté. Le désenchantement, sans aucune raison extérieure, me surprend parfois dans l'élan même le plus pressé d'une passion. C'est fou ce que l'esprit réagit vite sur les données de mon corps ! Et je trouve une saine amertume plus agréable, en ces moments, que les jouissances charnelles. La volupté est sans doute quelque amertume contrefaite.

Montréal, le 21 septembre 1953.

*Jour Malaisé*⁷⁸ me revient constamment en mémoire. Je regrette ce livre ; j'aurais dû attendre un peu avant de les publier, ces petits poèmes. Dormir une nuit au moins. [37] Toutefois, avec cette mise en ordre, me serais-je écarté totalement de mon passé. J'aurais voulu

78. *Jour malaisé* (1953) est le premier recueil publié à compte d'auteur et entièrement conçu par Lapointe, qui a profité de sa formation acquise à l'École des arts graphiques de Montréal. Dans l'entrevue de Smith citée précédemment, Lapointe confie qu'il a publié son recueil après ses études à l'École des arts graphiques de Montréal : « Je suis allé à l'École des arts graphiques, avant d'entrer en lettres, surtout pour apprendre la typographie, le corps des caractères, la mise en page, etc. à la fin de la seule année que j'ai été là, j'ai édité *Jour malaisé*, ces textes qui traînaient dans mon sac. Impatient, et maniant mal encore la machine à écrire, j'avais hâte de voir le corps qu'ils prendraient sur une page blanche, les reliefs de leurs musiques, le profil de leurs rythmes » (p. 54).

y mettre entre nous des murs de fer. J'essaierai de marcher sans regret. Je me sens aussi, une certaine liberté, ah ! pas grande, mais elle existe et cela est très important. Ce que je sais c'est qu'il y a une grande harmonie entre mon cœur et ses responsabilités.

Montréal, le 30 octobre 1953.

Tant de départs sans vrais départs ! Je suis lâche ! Je ne voudrais plus interroger l'âme morte de mon passé. Je me ferai la guerre ; je serai trop orgueilleux pour lécher le parquet sali de mes rêves.

J'ai bien du mal, ces semaines-ci, à écrire dans une forme convenable ce qui se passe en moi. La vie est infiniment plus forte que tout langage. La vie exacte d'un sentiment passionné est inexprimable...

Comprendre l'importance d'un geste librement né dans sa conscience. Là est la magie subtile de l'écriture. Une recherche [38] de la musicalité des mots, comme il m'arrivait souvent de le faire au collège et d'une façon presque obsédée, devient fausse monnaie. Le verbe n'accepte pas de telles servitudes. Demeurer naturel, instinctif, et donner à voir à l'âme.

Montréal, le 30 octobre 1953.

Ce matin j'ai éprouvé un vertige affreux à me regarder au miroir. J'ai dû faire alors un peu d'ordre dans ma petite chambre pour me débarrasser de cette torpeur. Je devenais nerveux à tout propos. Et j'ai ouvert

la fenêtre pour sentir le bruit des feuilles près de moi. Les choses ont une présence extraordinaire.

Ensuite, j'ai fait le pain et le vin du silence. Voir et posséder graduellement. Saisir ses appréhensions, comme un filet, devant la vie. Et nommer chaque chose naturellement. Car l'artiste ne doit pas s'exprimer d'une façon anormale. L'ordinaire peut aussi comporter de l'extraordinaire. La simplicité est la preuve d'un authentique du Beau.

[39] Montréal, le 5 décembre 1953.

La paresse est un bien beau péché : le plus beau peut-être, mais certainement celui qui exige le plus de soin et d'attention entre tous ! Il est difficile à accomplir, ce péché. Il requiert une grande économie de grâces spirituelles. Il est un art unique, celui que seuls les artistes simples peuvent soumettre entièrement. Je veux dire les artistes qui ont quelque chose à tuer, quelque chose à recréer dans le temps de l'éternité. La paresse est l'histoire d'une extase incomparable où le corps et la conscience font le dialogue tour à tour.

Montréal, le 13 janvier 1955⁷⁹.

Tous les gens que je rencontrais hier avaient des petits malheurs à me faire part : je leur ai porté beaucoup d'attention, encore plus que ce que je fais ordinairement. Et ma foi, c'est un excellent moyen de se découvrir quelque sympathie pour sa propre vie à soi. Comprendre

79. Lapointe a d'abord écrit « 1954 » pour cette entrée et celles qui suivent.

le désespoir des autres nous aide à désapprendre et à oublier le nôtre. [40] Ou tout au moins cela semble diminuer notre déchéance et notre égoïsme.

Montréal, le 12 février 1955.

Vraiment il vaudrait mieux éteindre la lumière avant de sortir de sa chambre, car il fait une nuit très obscure dehors. Au risque d'assommer quelqu'un de son front aveugle et dur comme de la pierre. Après tous ces gens, épris de panique et de fausse pitié, entreraient dans sa vie, y viendraient danser et manger, à cause d'une petite lampe demeurée allumée sous son front et encore un peu d'amour neuf en veilleuse. Et on n'entre pas souvent dans sa vie, il y a tant de gêne à reconnaître son désordre et des rêves attédis. Mais la musique des autres nous emprisonne. Ô quel étranger me raconterait l'histoire étonnante de notre vie, Nadourane, puisque j'en ai un si grand chagrin ! Quel est le nom de ce quêteur de joie qui revient constamment dans ma vie sans porte ni fenêtres ? Quel otage et pour quelle faiblesse ? Par où entre-t-on dans mon âme ?

Montréal, le 21 mars 1955⁸⁰.

« La forêt sereine de ses cités futures.

Debout parmi mon rire. »

R.C⁸¹.

80. Cette entrée figurait parmi celles de l'année 1956. L'année devrait être 1956 si l'on suit l'ordre chronologique, mais elle est datée de 1955. Nous l'insérons ici dans un souci de cohérence.

81. Lapointe recopie une lettre dans son journal, sans doute parce que celle-ci est liée aux questions qu'il se pose lui-même sur sa vocation d'écrivain. Les

Mon cher ami,

Elle est grave cette question que tu me poses dans ta lettre, à savoir si tu dois persister à écrire de la poésie ou bien regarder ailleurs. – Au fait, j'ai toujours mal de voir quelqu'un entrer dans la littérature ; non, je dirai plutôt de voir la littérature s'imposer à une personne, car le voyage n'est pas libre. [92] C'est l'art qui appelle et invite ; c'est la vie qui demande à quelques élus de découvrir les formes qu'elle cache en elle. Ensuite, la fascination humiliée de l'étoile creuse l'ombre des pas.

Et puis, en même temps, je ressens beaucoup de joie, je vois vite se récapituler devant moi mes premières armes de terre. Beaucoup de chagrins, beaucoup de déceptions, mais une sorte de bonheur, aussi, et qui accompagne.

Les deux vers de toi là-haut sont les seuls qui portent dans ton long poème. Mais ils n'étaient pas ainsi rassemblés. C'est ainsi qu'il faudrait lier les images, en très peu de mots (les mots sont du style, parfois, un pur ornement !). Et le symbole s'impose de lui-même. On ne force pas la vie. Les deux vers comportent l'essentiel de ton sentiment, je crois. – Pourquoi expliquer, pourquoi en dire davantage ? – Tout se ressent et s'éprouve. – Il faut alors se maîtriser. Cette voie est la

initiales désignent Roch Carrier (né en 1937), un écrivain également originaire de Sainte-Justine. Ce dernier a publié deux recueils, dont le premier, *Les jeux incompris*, a paru à Montréal en 1956, aux Éditions Nocturne. Les vers que cite Lapointe, et qu'il dispose différemment, sont tirés du poème « L'univers recréé », p. 19.

plus difficile [93] sur terre : se courber et recommencer à chaque mot cette grande humilité du monde...

Ton poème, en somme, me plaît. Il trimballe un air jeune qui ne se connaît pas encore ; la palpitation est frileuse et comme gênée. Assèche les répétitions qui ne font qu'accentuer ta maladresse et ton orgueil. Recueille-toi et écoute longuement ; à la longue, le nécessaire laissera tomber tout ornement. Ta lucidité de conscience se clarifiera à l'égal de ta blessure. Mais cette blessure, on doit l'approcher du soleil. Elle se corrompt dans l'ombre.

Ton langage semble déjà exact, correct. Continue, tu verras s'affermir ta vocation. L'étude de la philosophie, d'ailleurs te sera utile et bienfaisante. Je t'offre mon deuxième livre⁸², qu'il t'apporte un peu de joie et de réconfort !

[41] Montréal, le 30 mars 1955.

J'éprouvais en ce temps-là, je veux dire pendant les courtes années de mon adolescence, un immense plaisir à voir un film de Hal Wallis⁸³. C'était sans doute cette hâte fiévreuse de mon âge, espoir presque désespérant parfois de tout connaître et d'aimer tout, dois-je dire, sans m'imposer le moindre effort de discernement. Je sais et j'avoue avoir beaucoup admiré des choses qui,

82. *Otages de la joie*, publié en 1955. La date d'impression du 25 mars 1955 confirme l'erreur de la date d'entrée du journal soulignée plus haut. Dans *Leçons apprises et parfois oubliées* (Montréal, Libre Expression, 2019), Carrier raconte que Lapointe lui avait remis son premier recueil dédié au lendemain de la fête de Noël, en 1954.

83. Harold Brent Wallis (1899-1986), producteur américain.

aujourd'hui, ne dérangerait nullement cette sorte de quiétude intellectuelle qui s'établit en moi; et puis à ce confort s'ajoute, peu à peu, une paresse orgueilleuse que les prémisses éclairantes de la Beauté intensifient. Je vois donc une fois de plus que le vrai repos remonte d'une raison jugeante, alors que le cœur n'offre que des mouvances insatisfaites de cette belle aventure humaine. La raison en lumière ne supporte plus les incertitudes du hasard. Sa joie, bien que restreinte, est d'une profondeur hors du temps.

[42] Aujourd'hui, pour me débarrasser d'un certain dégoût qui m'alanguissait, et aussi pour obéir à quelques raisons sentimentales, je suis allé revoir «September Affair⁸⁴» de cet artiste américain dont je parlais plus haut. J'avoue qu'une brûlante déception s'accroissait en moi au fur et à mesure des images mobiles.

D'abord le dialogue est pauvre: pourtant l'intrigue du scénario me paraît encore de bonne valeur. Il y a là un manque de création esthétique. Manque de poésie aussi, puisque les rôles s'y prêtaient à merveille: les mots et l'air exceptionnellement beaux de la «Chanson de Septembre», Capri et ses fleurs de soleil, ses accordéons; ces quelques précieux jours que deux êtres peuvent vivre ensemble tout en sachant bien qu'ils sont déjà des souvenirs... Il existe à ce moment un

84. Lapointe confond le producteur Wallis avec le réalisateur William (né Wilhelm) Dieterle (1893-1972). *September Affair* est un film de 1950 dont la trame musicale reprend des compositions de Sergueï Rachmaninov et de Kurt Weill.

avant-goût passionné de l'éternité qui doit faciliter la réussite d'une œuvre. Mais aucun paysage ni sentiment ne furent pesés en profondeur. – Enfin j'ai bêtement brisé un beau illusoire⁸⁵ que j'aimais souvent revoir dans ma tête.

[43] Est-ce qu'il faut ainsi rejeter toute la monnaie, apparemment fausse, de ses illusions et se garder le cœur vide? – le vrai bonheur de l'homme est probablement l'image sans cesse renouvelée de ses pays artificiels.

Montréal, le 5 juin 1955.

Le cœur gros et lourd; sans désappointements réels, ni remords précis, pourtant. Une simple tristesse, très vague. Je me demande mille raisons; rien. Pourtant, j'ai souri aux arbres, parce qu'il y avait beaucoup de lumière dans leurs feuilles d'automne⁸⁶. Et ma joie hésite encore.

Montréal, le 12 juillet 1955.

Le monde de mon enfance m'obsède comme une image extraordinaire qu'on trouve quelque part dans un coin abandonné du jour, ou bien de la nuit, et qui soudain devient nécessaire à l'acheminement complet de sa vie.

85. Pour bien saisir la phrase, il faut comprendre *beau* au sens de «la beauté», autrement dit: le beau est illusoire.

86. Encore une fois, Lapointe évoque l'automne alors que l'entrée indique le mois de juin. Voir plus loin le passage «Septembre a le cœur gros», qui laisse supposer que les textes sont contemporains de l'automne 1955.

L'enfance, elle est cette aube originelle d'un langage, d'un état d'être supérieur, de tout un destin à formuler de façon exceptionnelle.

Il faudrait que j'y revienne souvent pour réapprendre mes premiers désirs, ceux-là [44] mêmes qui étaient encore éloignés des raisons et de tout souvenir arbitraire. Les vieux désirs portaient sous leur décor primitif l'unique et vrai sens de ma vie. Ils avaient l'humilité et l'orgueil d'un commencement du monde.

Montréal, le 29 juillet 1955⁸⁷.

Pourquoi tant de lumière qui sort de la terre? Et cette chaleur presque charnelle qui nous enveloppe? J'aime l'été. Mon corps a besoin de l'été chaud, encore que mon âme préfère par-dessus tout l'automne. Tendresse unique de ma pauvre vie.

Montréal, le 3 août 1955.

Des complications de toutes sortes m'assaillent constamment. Je n'ai pas souvent cette grande paix de la conscience. – J'ai peur de te nuire, Nadourane, de t'enchaîner tant soit peu!

Quand en arriverai-je donc à ma libération d'homme? Accepter ses faiblesses, c'est un peu les surprendre, pourtant... Elles ne doivent servir qu'à l'ensemencement du jour, l'ensemencement du net.

87. C'est la première fois où l'année 1954 n'est pas biffée pour être remplacée par 1955.

[45] Montréal, le 19 août 1955.

Vivre le matin clair et le coucher de chaque moment de vie ; les suivre si intensément que l'un épaula déjà le suivant de sa petite perfection et que leur âme collective en accuse l'âme intemporelle du temps. Regards présents de l'éternité. Quelle force intérieure ou physique ou végétale me donnera cette persévérance d'idéal ? Je regarde ma vie, elle me déplaît, tant elle est banale et discontinue. L'effort⁸⁸ bascule vite au profit de l'inconscience égoïste. Sens prodigieux de la grandeur et du refus !

Montréal, le 3 septembre 1955.

Réalité permanente du beau. Quelque chose, comme de la joie, mesure mes pas et m'incite à demeurer. Ferveur soutenue et sans proche assaut du sublime. J'écrirai de l'amour sur toutes les portes fermées de ma prison. J'inventerai des sons à la force charnelle des mots. Je briserai les coquillages fermés. Je baiserais le front pur des enfants. Je dirai au voyageur de préférer son reste de joie à toute brusque nouveauté. Je m'endormirai [46] sur la terre de l'été.

Montréal, le 20 septembre 1955.

Ce matin-là, Nadourane, j'ai vu ma joie apprendre le nom des saisons, le nom des plantes nouvelles, celui de toutes les choses qui s'accrochent à nos pas. Je

88. Lapointe a écrit « se bascule », mais nous avons présumé qu'il avait modifié sa phrase en cours d'écriture.

n'aimerai que l'essentiel. – La grande beauté, je dirais l'incomparable beauté du *Petit Prince* de St-Ex me revient ici en mémoire.

Montréal, le 28 septembre 1955.

J'ai peur de regarder Dieu en pleine face. Il me semble que je lui ai toujours caché quelque chose... Ma toute première communion, c'est vrai, n'a pas été sans remords. Je me souviens d'avoir omis une certaine « façon de pécher » au confessionnal, à cause de l'impatience du prêtre. À cause aussi de sa voix beaucoup trop sévère. Et j'ai traîné depuis un sentiment de culpabilité énorme, une injustice quelconque. Encore aujourd'hui, j' imagine facilement des mensonges dans mes paroles...

[47] Montréal, le 29 septembre 1955.

Un crépuscule d'automne à ravir ! Je me sens presque heureux, ou plutôt, je somnole dans une espèce d'indifférence très calme. – Rien ne paraît trop difficile ou trop laid, ni trop sévère. Mon visage a probablement l'air heureux, ce soir, ce qui, paraît-il n'arrive pas souvent. Je marche dans les rues, absolument léger, aussi léger qu'une chose. Il y a une masse de gens, bien-sûr, qui parlent de drames et qui portent dans leurs yeux, naturellement, des angoisses effroyables ; mais je ne vois rien de tout cela ; je suis une chose, te dis-je, Nadourane ; une chose ne peut manifester aucune déchéance, aucune supériorité : si elle a soif, elle montre une certaine désolation, si elle est rassasiée, elle jubile

de bonheur. Ainsi l'âme des hommes, celle qui m'habite en ce moment.

Montréal, le 1^{er} octobre 1955.

Je regarde les gens et leur vie, c'est incroyable avec quelle force l'éternité se [48] révèle dans leurs actes. La main cherche toujours une ligne plus libre ; la parole, une voie plus directe. La nature et les choses respirent une perfection presque impossible. Dieu est présent partout.

Boston, le 22 août 1955⁸⁹.

L'odeur salée de la mer et du soleil chaud. Je n'ai envie que de paresse ininterrompue. Parfois je cherche à deviner l'orientation des vagues, ou bien celui d'un regard étrange en moi, mais jamais celui de mon destin.

Je me suis baigné à l'océan, ce qui est une de mes plus grandes passions, au soleil tiédissant du soir. Il faudrait voir et sentir les chagrins de lumière bleue et rose se coller au corps : cela est affolant ! Et sentir l'eau de mer peser lourdement sur la peau et s'y attacher dans une blancheur rude de sel : cela trouble passionnément... la mer, la mer !

Boston, le 23 août 1955.

J'ai perdu, je crois bien, le vrai sens de la grâce. Dieu ne m'a pourtant pas oublié ; [49] j'écirai demain.

89. À partir d'ici, Lapointe a interverti, selon toute probabilité, les dates de ses entrées. Nous avons rétabli l'ordre chronologique.

Fera-t-il jour alors dans notre bateau lourd? – Je devrais essayer de comprendre la spiritualité en me penchant plus près des choses. Il y a plus d'humanité parfois chez les choses qu'on n'en trouve dans l'âme humaine.

Montréal, le 7 septembre 1955.

J'arrive d'un voyage que je n'avais tout au début aucune raison essentielle d'entreprendre. Un simple mauvais goût passager plutôt qu'un espoir de libération, si minime eût-il été, me poussa à la route.

New York. Rien de surprises définies en moi, ni dans les objets palpés au hasard. Je ne savais pas trop comment nommer, comment saisir l'âme collective des grandes rues, ni regarder ces passages de sentiments parfois dans mon cœur à la rencontre de quelque chose qui eût été très beau en d'autres occasions. Il n'y a aucune suite dans mes réflexions, encore qu'un effort généreux rassemble ensemble mon besoin coutumier de mener à terme toute amorce [50] de ma pensée. Les êtres que j'eusse désirés autour de moi, et même ceux de mes rêves de chaque jour, me procuraient une sécheresse de désert. Tant de végétal, auparavant si sensible aux raisons de mon corps, étaient privés de toute saveur. Aucune porte, aucune fenêtre de passage! Je n'ai rien fait que de marcher vite, sans ferveur, comme pour m'éloigner de moi.

Montréal, le 16 septembre 1955.

Jamais je n'ai osé consentir avec autant de hâte et de fièvre soutenue à une invitation de connaître. Le ciel, couvert d'une lourde lumière blanche et le souvenir d'un péché irrémédiablement beau me donnaient plus libre cours aux tendresses de l'inconnu. Peut-être ces barrières de surface ne firent-elles qu'aiguïser mon besoin de correspondance ! Un état d'âme indicible.

Montréal, le 24 septembre 1955.

Fatigue de mon corps, fatigue aussi de ce grand soleil chagriné qui meurt au bout [51] de son voyage. Je surprends au vif la désolation de mon cœur ; mais je suis incapable d'ouvrir la porte ; d'ailleurs il m'est totalement indifférent de savoir s'il en existe une ou pas. Je ne me veux d'âme que celle de mes os à demi-morts. La chair sans résurrection asphyxie doucement... Le temps est beaucoup trop long ! Suis-je encore trop lâche pour consentir au départ ?

Montréal, le 2 octobre 1955.

Une odeur de sel humide me colle au visage et à la peau des mains ; un vent lourd de nuit chaude. Je pense à la mer que je reverrai peut-être bientôt. Il est dix heures ; je lis *East of Eden*⁹⁰ sous la clarté étouffée d'un réverbère de rue. Mais je dois fermer mon livre, à

90. *East of Eden* est un roman de l'Américain John Steinbeck (1902-1968), publié en 1952 et traduit en français en 1956.

cause de la pluie qui commence de tomber. Je voudrais n'avoir plus faim de rien et m'endormir longtemps.

Québec, le 4 septembre 1955.

Visite dans ma famille. Trop de distractions et de propos anodins, je ne pense pas à réfléchir. Une sorte de liberté inconsciente, [52] mais qui agace faiblement. Quelque chose semble m'embarrasser, soit une chaise au passage, ou bien une parole qui m'échappe et que j'eusse voulu dire; alors que probablement c'est un remords qui s'éveille en moi. Le corps projette à l'extérieur si facilement ses moindres gênes.

– Et je me crois soudain étranger devant mon propre passé. Mes goûts, toute ma nature semble m'abandonner. Ah! devenir un autre que soi; et peut-être acquérir cette possibilité soudaine d'aimer encore plus que jamais! – J'appelle mon bonheur d'un visage déjà tout contrefait. Et je crie à tue-tête pour ne pas m'écouter pleurer...

Montréal, le 5 octobre 1955⁹¹.

Nadourane, ta présence me vient ces jours-ci; elle est plus profonde et plus douloureuse que jamais... Je croyais pourtant t'oublier un peu à mon insu. Mon cœur a tellement mal. Ah! Nadourane, que de choses éternellement belles [53] nous ferions ensemble! Quelle unique et vaste espérance; nous habiterions tout l'univers et chaque rêve de l'homme...

91. Reprise de l'ordre chronologique des entrées.

Quitte-moi et brise bien mon cœur, afin que j'aime plus, afin que tout soit complètement anéanti : la musique, ta voix, ton visage et toute sa lumière, tout ce qu'on a nommé et tutoyé pour vivre sans reproches !

Montréal, le 19 octobre 1955.

La plupart des gens croient que le végétal pousse d'abord dans un mode horizontal ; cela est faux. La vie naturellement s'étend et s'épanouit en hauteur : et le petit salut d'occasion ou la bravoure d'une entente totale entre deux êtres recherchent la lumière verticale. Les blessures ont même cette promesse magique d'une pluie droite ; l'art achevé, l'expérience créatrice ou le pur hasard de rencontre tendent vers cette ascension de l'âme unie.

[54] Montréal, le 30 octobre 1955.

Je suis déçu ; je suis déçu de moi-même et de la vie également. Mon espoir est faux puisqu'il ne dure pas ; et fausse est ma vaillante volonté si toute porte se ferme à mon passage. Tout mon être me trahit.

Je ne connais pas encore le réel libre. Le corps s'échappe des rendez-vous choisis. Je rage d'inefficacité !

Cette complexe cette brûlante inquiétude de ne me sentir jamais utile. L'amour irréal : je ne sais plus rien et je suis content.

Montréal, le 6 novembre 1955.

L'automne passe et s'immole. Change, oh ! Change vite tes yeux de vitre en des yeux de moisson et de paix. La foi et l'exaltation d'un corps debout vers la vie !

Québec, [même jour].⁹²

Visite royale chez moi. Je n'ai pas à mentir, ni à fabriquer des situations ; j'évite le plus possible de parler de ma propre vie. La question d'argent est surtout engagée.

[55] Montréal, le 7 novembre 1955.

On signe une œuvre ; on écrit son nom et surtout celui des autres avec des capitales.

Pourtant une lettre majuscule suppose et ordonne un certain éloignement. Une chose qu'on aime ; la vie et toute abstraction apprivoisée de cœur et d'esprit ne comportent plus d'absence. Ils [*sic*] habitent l'être actif, ils récapitulent tout un passé et son futur. C'est une sorte de synthèse du temps ; synthèse magique, comme le cœur et l'imagination de l'enfant.

Une vie et son cœur ! Moment d'amitié quasi miraculeux entre l'esprit de l'homme et celui de la vie. Toutes distances sont rompues. Comment alors ne pas tutoyer ! Le mot commandement égale désir. Nous n'avons qu'une seule âme.

92. C'est la première fois que le lieu est placé au centre de la page. Il est aussi suivi de petits traits qui indiquent que l'écriture s'est poursuivie la même journée.

Montréal, le 7 novembre 1955.

La nuit.

Faire œuvre d'art par besoin d'harmonie en soi et dans le monde. Mais les gens [56] sont ridicules ! Ils ne veulent pas d'harmonie. Ils s'ingénient à briser les solutions du jeu. L'homme moderne se fuit ; c'est pourquoi il avive sans cesse le désordre autour de lui pour enfin méconnaître le sien. – Et ce rachat essentiel de l'éternité du temps est vaine préoccupation. On évite le temps, on évite d'être.

Périlleuse aventure, la poésie ! Cet engagement qu'elle provoque chez le poète à dépasser toute frontière acquise, chaque état de vie nommé. Faim et soif de l'absolu. Besoin qui se gonfle sans cesse. La possession de soi se mesure au dénuement parfait.

L'appel foudroyant aux cimes inaccessibles, le nom de chaque chose, le revers métaphysique des sciences, la suggestion d'un seul mot, la senteur des plantes et du bois neuf, un goût de solitude et de baisers sur toute la terre. La passion de l'homme, la gratuité d'un geste et le silence parfait de ce geste. [57] Je meurs de brûler mes désirs. Le verbe de la création, pourtant, est mon seul rachat. Humainement, ce signe sur mon front d'amoureux n'a plus de sens juste ni pour moi ni pour la vie.

Montréal, le 8 décembre 1955.

Une vague insatisfaction me clôt sur moi-même. Je voudrais écrire, déjà cet effort me déroute, m'enlace

plus douloureusement dans mon impatience stérile, sans nerf. L'important m'est refusé.

Montréal, le 11 décembre 1955⁹³.

Je voudrais écrire cette pièce de théâtre⁹⁴ que je porte depuis longtemps dans ma tête. Cela apaiserait, soulagerait...

Pourtant les personnages que je croyais fixés dans leur destin, se remettent à bouger par moments, ils entrent et sortent de leur individualité; ils sont encore en mouvance. – Il faut un si long temps pour mûrir un personnage complet! La leçon de Rilke⁹⁵ me revient d'attendre.

[58] Un personnage néanmoins, ne s'offre pas de lui-même dans l'imagination d'un auteur; il lui emprunte chacun de ses gestes, tout son courage et sa faiblesse; il exige un complice.

Et dans le cerveau, tout un monde se met en branle autour de sa naissance; d'autres personnages qui le justifient ou le condamnent, des événements qui le situent dans l'action.

Rien n'est gratuit: le sang mesure leur vie.

93. L'entrée utilise une encre différente de la majorité du journal, une encre bleue plus claire.

94. Ce souhait ne s'est pas réalisé, mais dans les ouvrages à paraître signalés dans *Otages de la joie* (1955, p. 4), l'auteur annonce une pièce de théâtre « en préparation » dont on ne trouve nulle trace: *Gare sans horaire*.

95. Rainer Maria Rilke (1875-1926), écrivain autrichien et auteur de *Lettres à un jeune poète* (1903-1908), ouvrage que commente vraisemblablement Lapointe dans ce passage. Lapointe possédait l'édition de 1937, publiée chez Grasset.

C'est incroyable les journées et les nuits et les matins intenses qu'il faut vivre pour faire éclore ses mondes d'imagination. Il faut lire encore, avec sa chair et son esprit, pour rattraper les expériences dérobées.

Et tous ces personnages, une fois nés ne vous délaissent pas pour autant ; ils sont toujours fonction de notre être entier ; ils personnifient nos propres cadavres à l'intérieur de l'âme.

[59] Montréal, le 13 décembre 1955.

Je me sens assez mal invité à lire une pièce de théâtre écrite par un philosophe ; un préjugé banal peut-être, ou je ne sais quoi d'autre, m'a toujours tenu à l'écart de ces sujets, encore qu'une vérité de philosophie – de Bergson⁹⁶ ou Plotin⁹⁷, par exemple, – me remplisse de joie. Mais ce qui me plaît par-dessus tout c'est une pièce purement littéraire où se devine, comme un symbole, et se déroule l'évolution cohérente et humaine des personnages.

Une amie réussit pourtant à me faire lire un Gabriel Marcel : « Mon temps n'est pas le vôtre⁹⁸ » J'ai dû

96. Henri Bergson (1859-1941), philosophe français, auteur de *L'évolution créatrice* (1907).

97. Plotin (205-270), penseur grec couramment associé à la doctrine philosophique néoplatonicienne.

98. Gabriel Marcel (1889-1973) est un philosophe, écrivain et théoricien de l'existentialisme chrétien. *Mon temps n'est pas le vôtre* (Paris, Plon, 1955) est une pièce de théâtre publiée en 1955. L'œuvre met en scène les bouleversements occasionnés par l'arrivée au sein d'une famille bourgeoise d'un jeune pianiste romantique, ennemi du modernisme, Flavio Romanelli. Celui-ci crée une forte impression chez le père de famille, qui finit par déclarer que cet inconnu est son fils illégitime, sans que l'entourage sache si c'est la vérité.

malheureusement fermer le livre avec une certaine insatisfaction. La première partie est vide de ressort humain : les personnages se fabriquent un peu à la façon des êtres de raison, une sorte de mécanisme devant les évènements. La scène finale pourtant demeure splendide⁹⁹.

[60] Le temps illusoire, par contre-jour avec le temps défini, est-ce là l'idée centrale de G. Marcel ? Si oui, commencerait donc ici le jeu de la destinée d'un être. L'auteur, à mes yeux, le conduit en face des faits extérieurs, comme un personnage mécanique des cirques.

Montréal, le 14 décembre 1955.

L'important, en poésie, est d'éveiller une inquiétude, un frisson d'attente, comme devant une fenêtre ouverte, dans l'âme de l'autre.

(Minuit)

Viens de discuter avec un ami peintre de l'alchimie. Le propos qui me désuit [*sic*¹⁰⁰] et ne manque pas de me désenchanter depuis mes premières lectures

99. La scène finale à laquelle il est fait allusion montre Flavio dégoûté par la fin de sa carrière de compositeur, dont il tient cette famille responsable. Il refuse l'amour ainsi que la compassion qu'on éprouve envers lui. La pièce de théâtre se termine sur ces paroles qu'il prononce avant de jouer une dernière fois un extrait de sa composition musicale : « Je crois encore que le don céleste m'avait été accordé, mais je sais qu'il m'a été retiré. Et cette maison aura été le lieu de ma disgrâce » (p. 235).

100. Très probablement un rare cas de dyslexie chez Lapointe. Il faudrait sans doute lire « séduit ».

des *Illuminations*¹⁰¹ de Rimbaud, me mit presque en colère devant la stupidité de mon interlocuteur qui ne voit là qu'une folie imaginaire. Je crois que seuls les poètes arrivent à bien défendre cette science qui est d'abord [61] l'objet de l'intuition, relevant beaucoup plus des chiffres symboliques que des données scientifiques. (Certains historiens, aussi, pourraient en déchiffrer le vrai sens.)

En fait, la pensée du poète cerne intuitivement le symbole d'un nombre et démasque ainsi la matière verbale. C'est l'alchimie que visionnent les grands langages symboliques, les signes à demi voilés, dans les métamorphoses naturelles de la conscience. Le mot alchimie se colle invariablement aux désordres de l'instinct inspiré, du rêve de l'homme. Il traduit les passages, les transmutations du paysage des mots et des nombres. Enfin j'aimerais bien me décrocher quelques renseignements plus adéquats à ce sujet.

101. *Les illuminations* (1895). Lapointe vouait une grande admiration à Rimbaud, notamment en raison de son génie précoce. Dans l'entrevue qu'il accorde à Victor-Lévy Beaulieu, il affirme: «Là où je reviens, cependant, comme à un lieu de naissance, comme à un premier rendez-vous d'amour, c'est sous le fulgurant éclair de Rimbaud [...]» (Victor-Lévy Beaulieu, *Quand les écrivains québécois jouent le jeu! 43 réponses au questionnaire Marcel Proust*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 187.) La valorisation de l'instant et de la fulgurance dans l'œuvre de Lapointe est incontestablement influencée en grande partie par la poétique des *Illuminations*.

Montréal, le 16 décembre 1955.

Relu ce matin après le déjeuner à la guitare¹⁰² *L'Ennemi*¹⁰³ de J. Green. Décidément, on est loin de la beauté de *Sud*¹⁰⁴ où l'auteur se mouvait avec beaucoup d'aisance, allant [62] de bonne foi et de bonne grâce du sublime poétique aux petites choses quotidiennes de la vie. Au contraire, les personnages de *L'Ennemi* semblent menés par une main lourde, malhabile. Et, ce qui contrarie l'allégeance spirituelle de la pièce, les actions ne naissent pas des passions des personnages ; elles sont fabriquées, empruntées à la vie même de l'auteur présent tout près. Ils devraient pourtant agir gratuitement, selon la pensée de Green, sur la couverture du livre même : « Le romancier se laisse conduire par ses personnages¹⁰⁵. » Ici, Green leur impose un destin.

Pensée de Green. Je crois qu'en dépit de ses réelles tortures d'âme, Green exagère la fatalité de son destin ; il veut faire antique alors qu'il n'est pas encore sevré de

102. Référence ironique à l'écoute des « cris de guitare » évoqués dans l'entrée du 18 juin 1956.

103. Pièce de théâtre de 1954, publiée chez Plon. En 1785, le personnage de Pierre s'est échappé d'un monastère pour trouver refuge dans la maison de son frère Jacques et de son demi-frère, le comte Philippe de Silleranges. Il finit par séduire Élisabeth, la comtesse, au grand dam de Jacques qui, par jalousie, le fait assassiner. Élisabeth, qui est sous l'emprise d'une crise mystique, demande à être menée dans un couvent où elle veut finir ses jours.

104. Pièce de théâtre du même auteur publiée en 1953.

105. Nous n'avons pas retrouvé ce passage que cite Lapointe, mais en quatrième de couverture de la pièce *Sud*, on peut lire un témoignage semblable de Green à propos de la création de personnages : « [...] mes personnages m'ont insensiblement mené du roman au théâtre, en vertu d'une force qui leur était propre et dont tout le sens ne m'apparaissait pas » (Julien Green, *Sud*, Paris, Plon, 1953). La réception critique de l'œuvre à l'époque rejoint le jugement de Lapointe.

son péché originel. Il prie aux cauchemars invraisemblants [*sic*].

Le péché le fascine encore trop. Il devrait se contenter une fois pour toute. Tout homme est étonné de se voir guéri des tentations [*sic*] [63] sexuelles, un jour qu'il les a bien accomplies, car le péché perd une bonne part de sa saveur (qui est faite de curiosité au fond) et de son goût (ce qui exhume la vie cependant) une fois réalisé dans la chair. La tentation [*sic*] est le drame religieux de Green, avec la complicité de l'autre personne qui entre naturellement dans le jeu.

J'hésite à croire, en ce moment, si le plus perversi des hommes n'est pas aussi le plus pur. E. Piaf en est une preuve certaine.

Montréal, le 17 décembre 1955.

En toute chose essayer de n'être point médiocre. Les saints et les damnés se rejoignent sur un certain plan. Je n'ose aller plus loin dans ce sujet, hier ma pensée était plus aiguisée là-dessus.

Le 23 décembre 1955¹⁰⁶.

L'homme devient libre en acceptant toutes ses responsabilités humaines. Il a brûlé ses masques, à ce moment. Il vit sans contrainte ni surmenage, sereinement.

106. Lapointe semble avoir d'abord écrit « 1956 », date qu'il a corrigée par la suite.

[64] Le 29 décembre 1955.

Je songeais autrefois à chercher une permanente aventure sexuelle : la surprise était l'appétit de mon instinct ; les situations plus ou moins périlleuses et magiques en quelque sorte étaient la cause de mon excitation. C'était, je l'avoue bien, le stage de la tentation [*sic*] amenuisée : une masturbation d'écolier eut tout aussi fait mon bonheur.

Aujourd'hui ce péché d'occasion me laisse presque indifférent. Ou tout au moins je conserverais la lucidité nécessaire pour choisir une jolie chambre d'hôtel, et manger peut-être et parler intelligemment sur la question.

Une sensation charnelle demande parfois autant de préparation qu'un plaisir de l'esprit.

[Montréal], mercredi, le 11 janvier 1956.

Reprise de mes cours à l'université ce matin, le...¹⁰⁷ dont je commençais à redouter des vraies valeurs

107. Le nom de ce professeur est censuré. Ce pourrait bien être le père Ernest Gagnon, son directeur de mémoire de maîtrise (*L'expérience intérieure de Paul Éluard*). Gagnon a été professeur à l'Université de Montréal de 1944 à 1969. Lapointe a conservé copie de ses notes de cours dans ses archives personnelles, qu'on peut consulter à BAnQ Trois-Rivières. Gagnon est l'auteur d'un ouvrage, *L'homme d'ici*, qui rassemble une série de conférences radiophoniques. Publiée en 1952, sa série de conférences obtiendra un grand retentissement dans le milieu intellectuel de l'époque. Une réédition suit en 1963, avec l'ajout de *Visage de l'intelligence*, aux Éditions HMH. Gagnon cherchait à échapper au manichéisme ambiant en mettant en valeur la place des pulsions au sein des interrogations chrétiennes. Lapointe possédait un exemplaire de cet ouvrage de même que sa réédition avec *Visages de l'intelligence*. L'ouvrage de 1952 a été acquis en janvier 1954 à Québec et porte une dédicace de Gagnon (« Bien amicalement Ernest Gagnon s. j. »).

d'homme et de leur renouvellement [65], réussit à m'étonner. Il expose, mais d'une âme un peu laborieuse, incertaine parfois, un abrégé des grandes civilisations humaines. Bien sûr ses connaissances sont vivantes, incarnées; mais d'où lui vient, parfois, cette hésitation subite? – Un manque de confiance devant les étudiants? C'est peut-être aussi une certaine pudeur incontestée de vieux moraliste... Au fond, il n'est pas affranchi tout à fait de ses hauts préceptes d'éducateur.

S'il a réussi ce matin à me redonner goût de le suivre c'est à cause sans doute de cette mémoire fraîche tout éblouie encore des lectures faites la semaine dernière sur ce sujet passionnant de l'Histoire de l'Art.

Montréal, le 12 janvier [1956].

J'écrivais à Marcel¹⁰⁸, hier, que je me sentais limpide et beau. J'ai encore cette vive impression aujourd'hui que je marche dans la lumière, allégé de mémoire et sans menace; j'avance dans un bonheur [66] extraordinaire; j'ai une immense capacité d'absorption tant au point de vue littéraire qu'humain; je me sens limpide et beau. Cet état d'âme me provient sans doute des quelques jours passés avec lui à Ottawa la semaine dernière. Cette même cordiale franchise qui nous unit depuis les années de collège et cette même

108. Il s'agit vraisemblablement de Marcel Martin, historien et critique de cinéma français, né en 1926. Lapointe et lui ont entretenu une correspondance de 1960 à 1962, alors que Lapointe était en France et que Martin vivait à Montréal. L'un des poèmes de *Jour malaisé*, «Un rêve de la mer», affiche une dédicace «à Marcel».

intime distance qui font que deux amis ne se sentent jamais tout à fait seuls encore qu'ils [soient] séparés de mille milles l'un de l'autre.

Montréal, le 13 janvier 1956.

Le goût subit de lire Montaigne¹⁰⁹. Je choisis le chapitre sur l'amitié qui me renverse. J'y reviendrai comme à un livre de Camus¹¹⁰ ou de Rimbaud.

Montréal, le 14 janvier 1956.

Un air de printemps qui persiste. Des bouffées de joie neuve nous sautent à la gorge. Mais je sais que les rues vont encore s'enneiger et les vitres se salir de brouillard. Je sais [67] bien que cet ordre subit dans la démarche des gens, leur sérénité joyeuse et leur liberté, tout ce paysage, tout ce beau paysage va bientôt se resserrer et se désordonner.

Oh ! Le calme exaltant des saisons !

109. Michel Eyquem de Montaigne (1533-1592), essayiste français auteur des *Essais* (1580-1588). L'essai qu'évoque Lapointe (chapitre XVIII du Livre premier) témoigne de la grande amitié qui unissait Montaigne à Étienne de La Boétie (1530-1563). Bien que Lapointe ne fasse pas beaucoup mention de ses amitiés, il a tout de même dédié son mémoire à l'un d'eux : « À mon ami Jean » (cf. *L'expérience intérieure de Paul Éluard*, f. I), un cousin qui avait fréquenté, comme lui, le Petit Séminaire de Québec, mais dont on ne connaît pas le patronyme. Dans l'enquête auprès des écrivains québécois à laquelle il participe, Lapointe place la fidélité au premier rang des qualités qu'il apprécie chez ses amis : « Oui, la fidélité, c'est-à-dire l'incapacité de trahir et de se trahir » (Victor-Lévy Beau-lieu, *op. cit.*, p. 185).

110. Albert Camus (1913-1960), écrivain et philosophe français. On retrouve plusieurs de ses œuvres, avec de nombreux passages soulignés et annotés, dans la bibliothèque de Lapointe. Sur l'influence que le philosophe et romancier a exercée sur le poète, voir Jacques Paquin, « Le silence éditorial de Gâtien Lapointe ou comment écrire après soi », *@nalyse*, vol. 6, n° 3, 2011.

C'est un jour comme aujourd'hui que Rimbaud a dû voir son « Opéra fabuleux¹¹¹ » et l'« Éternité¹¹² ».

Oh ! La sublime excitation de mon passé !

Quelque chose, une main lointaine menace mon âme. Mes veines sont pourtant de fer !

J'ai dans la bouche une passion de salut et de ruines profondes. La grâce et la folie portent le même signe. Je trébuche entre l'espoir neuf et l'oubli de mon amour.

C'est un jour comme aujourd'hui que j'ai dû t'inciter à perdre notre âme...

Mais j'attends, je résiste aux grands feuillages clairs dans ma tête. Je rends fous les oiseaux de neige, à cause de leurs blessures à l'aile gauche. J'ai perdu mon âme à t'aimer, Nadourane... Mais j'attends; je dessine avec de la craie de couleur sur les vieux murs dégarnis...

[68] Mon cœur va bientôt éclater dans ce triomphe maladroit et sans protection. Je trébuche sur des souvenirs trop éclairés.

La grâce et la folie portent le même visage.

Les passants allégés ont l'adresse et la témérité de ma voix. Il y avait tant de lumière sur les choses et tant de soleil qui montait de la terre comme le songe d'une guérison. Je t'aime; oui, je t'aime, Nadourane. Le don

111. Référence à un passage de « Délires II », tiré d'*Une saison en enfer*: « Je devins un opéra fabuleux: je vis que tous les êtres ont une fatalité de bonheur [...] ». (Cf. Blottière [éd.], *op. cit.*, p. 101.)

112. Il s'agit du poème qui précède le passage cité précédemment et qui commence par ces vers: « Elle est retrouvée ! / Quoi ? l'éternité. / C'est la mer mêlée / Au soleil » (*ibid.*, p. 100).

de vivre me fait trébucher contre les rumeurs de l'arbre. Pourtant je suis certain de cette brise qui lèche le corps...

Précarité du signe dans l'air du printemps.

Je défends d'ombre et de lumière mon cœur vulnérable, sachant bien que tu ne reviendras plus. Mais j'attends et j'écoute entrer le froid dans la fable brisée de notre amour...

Oh ! Le calme exaltant des saisons !

Montréal, le 18 janvier 1956.

Reçu une lettre de maman qui m'avoue [69] avoir passé « de bien tristes fêtes¹¹³ ». – J'ai dû me sauver ailleurs, moi-même, afin de mettre un petit air de fête sur mon chagrin. – Ma présence parmi la famille aurait sans doute alourdi leur tristesse. L'an prochain je serai peut-être guéri¹¹⁴ et je serai alors en mesure de passer Noël avec eux.

Nous aurons sûrement de quoi à faire rougir le bon Dieu en mettant les pieds au ciel, tant de recommencements pénibles et douloureux au bas de l'échelle ! Ça n'aura pas été bon marché que cette histoire de ciel !

Maman m'écrit pourtant cette parole splendide : « Malgré la maladie et tout on tâche d'être heureux ! » Je m'encourage. J'appelle avec tant de force

113. Cette lettre est absente des archives de BAnQ Trois-Rivières.

114. Lapointe évoque sans doute son chagrin d'amour. Dans les archives, on trouve quelques témoignages de ses proches qui parlent d'absence soudaine et prolongée de Lapointe sans autre explication de sa part, ce qui laisse à penser qu'il était parfois sujet à des crises d'abattement.

les féeries magiques et tout le courage de mes anciennes lectures.

J'arrive d'un vrai voyage imaginaire. Mes peines ne sont pour autant pas diminuées malgré l'effort de tout changer [70] dans ma vie amoureuse. Je trébuche continuellement. Tant de fatigue...

Des cris de guitare, à la radio, me mettent le cœur en charpie... On joue une pièce de Tourgueniev « Un mois à la campagne¹¹⁵ ». Un personnage réplique qu'il ne sait pas chanter; il chante ses souvenirs seulement.

Montréal, le 21 janvier 1956.

Je marche, j'avance sans rien comprendre de la noirceur ou du jour. J'imagine une personne, j'engage un dialogue avec elle et toujours je me vois condamné, accusé, accusé...[sic]

Mais de suite je me crois un autre personnage caché derrière mes os. Celui-ci se lève debout sur des citadelles envahies, les couleurs frappent et leurs yeux sont des carabines d'enfer; ces faux comédiens pour le salut d'une maison enguirlandée. Je *touche* les obstacles – malentendus. Pervertis! [71] Alors j'emprunte des forces pour me livrer en otage du sort, mais les choses n'ont plus de noms et la fidèle nuit des bêtes se garde au chaud. Je régnerai sur les chansons rompues du temps; le bonheur des hommes est également la plus ridicule étude de leur folie.

115. Ivan Sergueïevitch Tourgueniev (1818-1883) est un écrivain russe. *Un mois à la campagne* est la pièce la plus connue de son théâtre.

Mais cette voix de combat en moi se dérobe, elle me condamne au rêve honteux de sa faiblesse. Je ne sais plus compter les marches de mon trésor. J'ai des assassins plein la tête; je me défends par un geste imaginaire. Mon esprit se lève comme un refrain de vengeance. Les veines de l'œil sont trop nombreuses et disproportionnées au gong de leur salut. Le feu est éméché, la mer a commis tous les baptêmes de l'être, et commande aux anges de pleurer sa démente. Le soleil ne se couche plus dans mes yeux devenus comme un marécage de [72] découvertes illisibles. Je rentre au jour prénatal de mes soumissions.

Je sais les doux secrets du feu. Je fais halte entre les boussoles du scrutin. Je réponds dans le rêve abasourdi de mes royaumes. Je crie à pierre fendre de faux noms.

Ce sont ces merveilles de papier, littérature moisie dans les ressources de l'aveu. Les paroles alchimiques et l'écrin du bois. Tu délogeras la nuit comme une enveloppe inutile. Je me réchauffe aux infusions de mon esprit. Un pan de terre découpe les verrous d'un reposoir liturgique. Les formules affamées de sel et de vie mal dosée. Je fléchis, les crevasses sordides des lits retrouvés. Le mépris dessine des veines naturelles sur mes mains. Je danserai et je fumerai et je mourrai la mort odieuse des pantins publics.

J'imagine sans raison, ô mon vieil ami, mon vieux chagrin, des réquisitions d'accusé, d'un seul accusé.

[73] Lundi, le 23 janvier 1956.

Connais-tu bien ce pâle défi d'une faiblesse humaine, ce bout de chemin sale et difficile avant d'arriver au matin ?

Tu m'as révélé mon cœur maladroît comme un bois de fête d'où plusieurs voyageurs sordides reviennent. L'odeur du chemin, la terre du hasard dégage une odeur si amère que personne ne cherche plus à l'approfondir. Le chemin ne retourne plus à ton front douloureux. Tu as pourtant salué de la tête l'intimité dévorante de mon sort d'homme mal appris et sans excuse devant le tribunal. Tu m'as donné une invention fantastique : je sais how¹¹⁶ lire le nombre des monnaies falsifiées. Je sais *fléchir* à cause d'un signe par hasard dans ma main. Je sais bien, j'étais fatigué, mon orgueil était bousculé de ruines triomphantes. L'automne subit ne portait plus le mouvement ancestral des fleurs ; [74] l'oasis avait perdu le rythme régénéré des branches. Ton costume protège désormais la mort désuète des choses. Mais toi ne juge pas les lignes rompues de ta bouche, les lignes de ta main qui doit ramasser du bout des doigts la date éparpillée d'un hommage. L'arbre choisit de se dissiper dans le creux temporel des nombres. Mener à terme le sang de leur feuillage. Oh ! Je sais bien maintenant le rachat inespéré de l'horizon à cause du soleil qu'on ne voit plus par la fenêtre. J'apprends les défis les plus ridicules. Ma faiblesse conduit mon horrible lucidité. Le jour se

116. Ce mot anglais apparaît en surcharge au-dessus de la ligne.

donne entièrement à ma raison. J'ai peut-être oublié, enfin, la fête romanesque de mon deuil. Je m'endors contre un relief impossible.

[83] Le 25 janvier 1956¹¹⁷.

Revu C. M.¹¹⁸ malgré ce lourd accablement qu'il me laisse dans les veines chaque fois qu'on se voit. Je finirai sans doute par bien l'aimer, je crois, car il ne laisse aucune chance de me contredire. Derrière ses formules d'étiquettes, il semble bouger un frisson malheureux, qui demande un exercice de vie plus adéquat à son total épanouissement.¹¹⁹ Son éducation familiale lui fut mal enseignée, je crois. (Maudite plume! ou maudite langue¹²⁰!) Il semble savoir tout par

117. Deux pages qui étaient sans doute numérotées ont été retranchées, car on passe de 80 à 83. Du même coup, la chronologie est bouleversée puisque le journal reprend au 25 janvier 1956.

118. Ces initiales pourraient être celles de Claude Mathieu. Si c'est bien de lui qu'il s'agit, comme la suite de cette entrée semble le confirmer, Lapointe l'a connu alors qu'il était étudiant à l'Université de Montréal. Mathieu y obtient une licence en lettres en 1957. On notera que Richard Pérusse, coauteur de *Trinôme* avec Jacques Brault et Mathieu, a étudié un an à la Sorbonne en 1955. L'exemplaire que possédait Lapointe porte une dédicace de Mathieu. À son retour, il a poursuivi ses études en littérature à l'Université de Montréal, tout comme Lapointe. La notice du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 3, consacrée à *Trinôme* est précédée d'une brève fiche biographique des trois auteurs du recueil (cf. Pierre Berthiaume, « *Trinôme*, recueil de poésies de Jacques Brault, Claude Mathieu et Richard Pérusse », dans Maurice Lemire [dir.], *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 3, Montréal, Fides, 1995, p. 1016-1017). On trouve aussi une présentation de Mathieu par Gilles Archambault dans *Lettres québécoises*, n° 40, 1985-1986, p. 9-10.

119. À partir d'ici, l'encre est très pâle, on peut même se demander si elle est de la même couleur que celle utilisée jusque-là.

120. Lapointe fait référence à l'épuisement de l'encre de son stylo. Il passe au crayon à mine de plomb jusqu'au 31 janvier 1956, où il reprend la rédaction à l'encre.

cœur, sans vivre de rien, « Quitte mon livre ... », lui dirait Gide¹²¹. Je le ferai certainement plus tard.

À chaque départ, cet homme me laisse dans un état de crispation, je dirais savoureux. Je prends beaucoup de plaisir à méditer sur un tel caractère de vaniteux. Il n'a pas cette vanité facile qu'à bon marché le lot des femmes, mais celle qui précède la maturité de l'esprit critique chez le jeune homme, [84] encore tout gonflé de connaissances (gréco-latines). Il lui faudrait faire rentrer celui que l'expérience de la vie seule lui permettra¹²². Autrement, il usera ses merveilles sans qu'il eût [*sic*] le temps de les aimer de tout son corps. L'esprit classe et abandonne à la poussière ; la peau accueille et multiplie : elle est un champ à cultiver.

Et cette vanité, chez lui, s'exerce par procuration de moyens à prendre devant la victoire prochaine ; elle s'exerce aussi par instinct d'intelligence. Mathieu prend beaucoup de temps à choisir ses armes de défense ; il sonde le terrain propice pour aveugler l'autre. Mais l'éclat tombe à son insu, il livre sa faiblesse qu'il voulait trop bien cacher. Son ironie est alors prompte ; elle double si on lui donne libre jeu de conquête, c'est l'univers d'une vanité mal armée. Nous pourrions lier une grande amitié intellectuelle entre nous, mais le côté humain sera probablement absent.

121. Référence à une citation d'André Gide (1869-1951) qui se trouve dans *Les nourritures terrestres*. Ce livre a connu de nombreuses rééditions depuis sa parution en 1897.

122. Même avec la correction grammaticale (Lapointe a écrit « rentré »), cette phrase reste nébuleuse.

Montréal, le 26 janvier 1956.

Impostures, fausses féeries de monnaies neuves, j'ai cru étreindre les bras rugueux d'une victoire. – ô enfance royale – Je [75] dressais les épées de mon échec. Je tresse des couronnes de joie sinistre. Je me réinstalle dans une vieille conversion de mensonges. Je sais bien que tout est perdu. J'appelle la poursuite des assassins. Je volerai très correctement. J'aurai des costumes de clowns ancestraux pour attirer les fausses pitiés, les faux agneaux de la mascarade. J'attends, mon esprit me revient d'une triste folie au haut des sables barbares. Châteaux rougeâtres, le sexe des bêtes s'éveille aux caresses du vent; c'est peut-être le printemps qui fait pousser et verdier les Christs de bois. Ah! tant d'erreurs et de poisons fabuleux dans mes veines. Mon cœur se replie au creux de la main; c'est faux que je pleure tant mon cher amour...

Vieux chagrins; autrefois j'étais triste en regardant les carreaux allumés, le soir, dans les chambres de malades; je me voyais l'otage insipide des malheureux. Après tout, c'est le sort de [76] chacun; c'est le jeu honnête de tous les hommes: distraire ses fatigues par des songes de là-bas brûlé, renaître dans les soleils magiques du Sud, mêler à jamais l'artifice naïf des peuplades d'or...

Servir que de fausses manivelles de lâcheté! J'errerais pour goûter aux saveurs glorieuses d'un bon pain volé. Musique. Ô la belle tragédie des siècles. La réponse a toujours moisi l'insipide question des rois.

Une dissonance plus candide encore que le vagissement des *fêtards/têtards* Je désagrége l'historique transcendance de mon cerveau. La terre est plus nette et plus harmonieuse que ma rude prison. J'avance en saluant la piste chaude des rats.

Le 27 janvier [1956].

J'ai voyagé ce matin sur une écorce de vieux bateau. Les vagues ont dû m'entraîner bien loin. Je ne reconnaissais pas la cruauté de mon rêve pourtant si familier depuis quelques jours. Revenu à mon château dispersé. [77] J'ai longtemps mûri un moyen de rémission. Un gros soleil rouge montait de la terre comme un visage d'homme. Voler est la plus naturelle des obligations ! Chacun se pare du bonheur qu'il dérobe à l'autre. Les prêtres jadis savaient pleurer la pitié des gens. Un sort nouveau emprisonne l'individu. Je briserai le masque heureux des morts. La rage du crime m'excite. – Ces tours inoffensifs dans l'étude des langues, je possède toutes les féeries de l'explication ! Je voudrais posséder une minute d'extase qui durât l'espace de quelques jours pour écrire toutes ces formes bienveillantes de la connaissance. L'érotisme du sexe me dépossède. Je m'évaderai ayant l'air d'un roi qu'on prie de couronner à cause de son adresse avec les femmes. Mais je les hais toutes pour être celles qui me ressemblent trop. J'ai besoin de fermeté, l'orage s'amène dans le sous-bois. Une fête de marchands ironiques, je leur donnerai mon cœur pour parer ces tentures trop ridicules dans le ciel.

[85] [Montréal], vendredi, le 27 [janvier] 1956.

Ah ! ce troublant passage dans mon être ! Ce dernier cours sur Péguy¹²³ fut pour moi un moment capital : j'ai vu et éprouvé le rythme historique de Péguy. Je dois maintenant avouer que « Ève » est un poème extraordinaire, comme l'odeur éclatante d'un commencement du monde¹²⁴. *Les Souvenirs d'enfance*¹²⁵, que j'ai admiré par-dessus tout au début de l'année, ne me semblent plus que de charmants¹²⁶ sinon jolis, si je mesure leurs images, un peu décousues dans leur souffle, à celles d'« Ève » qui trouvent leur géante unité dans la multitude. Et cette connaissance sensible d'« Ève » a déchiffré en moi un horizon infini. Quelque chose est entamé qui m'exalte...

123. Charles Péguy (1873-1914) est un poète et essayiste français dont l'œuvre est marquée par un ardent nationalisme. Toutefois, c'est surtout sa ferveur mystique qui a frappé les intellectuels catholiques de l'époque. En outre, la pensée politique de Lapointe à cette époque ne se nourrissait pas encore d'idées nationalistes. Le fonds d'archives contient les notes du cours sur Péguy que l'étudiant Lapointe a suivi cette année-là avec le père Ernest Gagnon. Sur la fortune de Péguy au Québec, voir Pierre Savard, « Notre Péguy », *Les cahiers des dix*, n° 45, 1990, p. 193-216.

124. Ce poème-fleuve, composé de 35 000 vers, a pu influencer, toute proportion gardée, le long poème de Lapointe, *Ode au Saint-Laurent* (1963), avec notamment l'importance accordée au thème du commencement qui traverse toute son œuvre. Lapointe possédait un exemplaire des *Œuvres poétiques complètes* de Péguy (Paris, Gallimard, 1944 [coll. Bibliothèque de La Pléiade]).

125. Ce titre est sans doute une forme altérée de *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, d'Ernest Renan (1823-1892), paru pour la première fois en 1883. Il fait partie de la bibliothèque personnelle de Lapointe (Paris, Armand Colin, 1959 [coll. Bibliothèque de Cluny]).

126. Lapointe a sans doute omis un mot, « souvenirs », ou son équivalent.

[78] [Montréal], samedi, le 28 [janvier] 1956¹²⁷.

Trop de grâce décidément, on soulève de terre. J'ai faim. J'ai grand faim. J'alerte toute la ville. Mes compagnons et *souverains* de classe me croient d'un esprit fantastique [*sic*]. Photographie et légendes secourables, saluts honorifiques, on explique mes poèmes dans des langues étrangères; mon teint a vraiment l'air florissant: je paie mes dettes les plus fraîches, je parie une tasse de café au besoin, mais j'ai de la chance: les cartes ont fini par me reconnaître. Je ris. Je ne veux plus boire de ce café infect des vaniteux, mais j'ai faim. J'ai grand faim. Depuis un long terme que je passe des confitures au fromage sur rôties. J'ai l'estomac abasourdi des grands menus sur papier de couleur. Les nappes fines et l'exquis sourire des princes de la musique. Pourtant je veille à ma propreté: tous les samedis je change les rideaux de mon armoire. Je mange mon pain bruni dans des assiettes différentes, j'ai l'impression [79] juste de bouffer des repas millénaires. Ô la vorace paresse des mondes antiques! Je reconnais ma déchéance honteuse. Les procès me viennent de toute part. Mes amis me mettent l'eau à la bouche: je devrais travailler pour des compagnies luxueuses, apprendre l'abrégé des formules grandioses. On me réserve le meilleur sort parmi la race des impies. – Mais j'ai faim également. – Toute une armée de sortilèges me fait voir les pays de Jésus dans sa robe blanche. Paris, New York! La boue est crasseuse aux racines de l'arbre. Les feuilles vendent sa clarté aux

127. On peut présumer que c'est en janvier.

passants ténébreux. Je ris dans des formes qui ne me regardent plus. Mais je me souviens du souffle chaud de la mer. Le printemps bénira mon douloureux appareillage. Je m'en vais chanter les procès liturgiques du Christ. Je monte tout un navire d'archéologies dans ma tête. Je m'abrite dans le limon des tournesols. Hosanna! Je multiplie des nombres vides. [80¹²⁸] Seuls les gros juifs¹²⁹ savent bien compter : leur crasse vérifie les additions quand ils dorment. – Mais j'ai faim. J'ai grand faim. J'écris des lettres sans date pour une convalescence future. Des bouts de lettres sans nom. Rimbaud, Lautréamont¹³⁰, de Nerval¹³¹, quelle douce folie purifie leurs signes de royauté. J'ai dans les veines tous les navires insipides de la science. L'homme passe, la tête haute. Le destin se guérit, maintenant, à l'aide de photographies magiques. Il n'y a plus de livres : tous les hommes sont pervertis ! Une seule vallée, c'est drôle cette intimité sauvage des anges : on rit et l'enchantement est disparu. – Seule ma peine dure, plus difficile que ce paysage de luxure à ma fenêtre. Ô l'ancienne

128. Deux pages du manuscrit ont été arrachées par son auteur, faisant passer la numérotation de 80 à 83. La page 80 n'est pas numérotée.

129. Il existe une certaine forme d'antisémitisme au Québec dans les années d'après-guerre. À ce sujet, voir Pierre Anctil et Ira Robinson (dir.), « Nouveaux regards sur le phénomène de l'antisémitisme au Québec », [dossier], *Globe*, vol. 18, n° 1, 2015, en ligne, [<https://www.erudit.org/fr/revues/globe/2015-v18-n1-globe02707>].

130. Isidore Ducasse, dit comte de Lautréamont (1846-1870), auteur des *Chants de Maldoror* (1869).

131. Gérard de Nerval (1808-1855), écrivain et poète français qui a publié *Les filles du feu* (1854). L'une des épigraphes d'*Arbre-radar* (1980) reprend un vers du poète, tiré du recueil *Odelettes*.

lumière du monde¹³² ! Les enfants chantent faux, mais leur visage imprime ce vieil épanouissement du paradis. La Messe me souffle des airs pragmatiques : il est presque demain dans l'auge des esclaves.

Montréal, le 31 janvier 1956¹³³.

Passé chez le poète peintre (C. T.¹³⁴) qui me fait visiter son petit musée de peintures dans sa bibliothèque. Je prends beaucoup [86] de plaisir à suivre ses réflexions devant chaque tableau. Il entend de la musique partout, il voit des rythmes dans chaque pan de couleur. Ses connaissances des arts plastiques me semblent d'une intuition assez juste. Mais vraiment il verbalise beaucoup trop... Ses paroles, en flots luxuriants, tendent vite à la composition littéraire. Dommage que cet artiste soit tant narcissiste [*sic*] ! J'ai peur qu'il s'engraisse dans une satisfaction toute passive des arts.

Il me fait connaître deux petites pièces de Picasso qui remontent à sa « période bleue ». « Les

132. Lapointe a proposé un sujet de thèse de doctorat intitulé *La lumière chez Paul Éluard* en 1956, mais il ne l'a pas menée à terme.

133. Retour à l'encre bleu foncé.

134. Claude-Bernard Trudeau (1922-1972), né à Montréal, a fait paraître *Dans les jardins de la vie et de l'amour* (Montréal, Beauchemin) en 1953, la même année que Lapointe a publié *Jour malaisé*. Lapointe et Trudeau se sont peut-être connus à l'occasion d'une cérémonie qui honorait les poètes ayant fait paraître des recueils au cours de l'année. Celle-ci, qui coïncidait avec le dixième anniversaire de la mort de Saint-Denys Garneau, a été organisée par la Société d'étude et de conférences le 22 novembre 1953. (Cf. Gilles Marcotte, « La Société d'étude rend hommage aux poètes de 1953 » ; [Anonyme], *La fête des poètes est de bon augure*. Dans cet article, on apprend que Trudeau, présenté aussi comme dessinateur, a exposé ses œuvres à cette occasion.)

Saltimbanques¹³⁵ » me ravissent. Il y a là une tristesse infinie. Toute la musique de ces garçons se trouve dessinée dans leur couleur mélancolique. « Une galerie de racines affligées », comme le dit un poète brésilien¹³⁶. J'aimerais posséder ce petit tableau : il ressemble à moi, certains matins...

[87] [Montréal], le 1^{er} février 1956.

La faim me poursuit toujours, quelle galère ! – Travaillé très péniblement à mon essai sur le grand Malraux¹³⁷. Cet auteur finit par me donner de la force et du courage. L'épreuve est la seule chose qui grandit et élève. – Je compte bien finir mon « Verbe Être »¹³⁸

135. Le titre reste assez vague, étant donné le nombre de tableaux dont le titre fait mention de « saltimbanques ». Compte tenu de la dimension réduite du tableau et du fait que Lapointe parle de garçons, on peut penser qu'il s'agit des *Saltimbanques avec chien* (1905), de Picasso (1881-1973), dont le titre exact est *Famille de saltimbanques*. Lapointe fait erreur sur la période : il s'agit de la période rose de Picasso (1904-1906). Dans le poème que lui consacre Lapointe (cf. [Journal], f. 89), il fait allusion à ce thème pictural : « Tristesse des Saltimbanques – Pablo Picasso ! – aux fronts anonymes ». Par ailleurs, parmi les coupures éparées récupérées de sa bibliothèque personnelle, il y a une reproduction de *L'acrobate à la boule* (1905), qui fait partie de cette série.

136. Il nous a été impossible de retrouver l'auteur de cette citation.

137. On trouve dans les archives de Lapointe un dactylogramme intitulé *Notes sur André Malraux*, probablement rédigé après son départ pour Paris.

138. Lapointe semble faire référence à un essai, mais il a aussi rédigé un poème qui porte ce titre. Les archives contiennent plusieurs dactylogrammes sans titre dont les premiers vers sont : « Verbe être homme brune motte de terre ». Certaines versions placent « verbe être » au second vers. La série d'états rédactionnels, sans signature ni datation, montre que le poète a laissé ce texte en souffrance. Voici l'un des états de ce poème qui constitue peut-être le point de départ de cette série :

Verbe être homme brune motte de terre
Mot qui s'enracine au creux du temps beau délire
D'une feuille et couronne d'une main
Palme prenant son essor sur la première colline
Lèvres toutes ouvertes de l'humaine tristesse

dans quelque temps ; je me sentirai plus léger. La scène est vraiment le seul lieu de l'écrivain : un personnage passionne le monde et le monde l'exalte. Je sens que je m'éloigne du vers de plus en plus. J'ai besoin de mettre en action mon âme, la rendre visuelle et vivante.

Monter rêvant cœur qui sait mourir
Au bord du bleu et toucher infiniment
De veiller c'est demain peut-être ici commencé
Et sans fin avançant dans les trèfles d'odeurs
Jusqu'au bout du monde
Moi-même d'enfance trop seul et souvrant
Verbe premier j'ai souffrance très proche
Et très loin dans le cœur des choses qui s'embrouillent
Baisers comme feu au-devant de la mer calmée
Inachevé aujourd'hui déjà demain
Et l'inespéré me crevant soudain le cœur
Caresse pénétrante blessure
Et encore mes yeux perçant le feuillage opaque
Et l'autre colline aux murs d'ailes trébuchantes
Ma main effeuillant le temps d'être homme et de vivre
Qui donc m'a dit qu'il est par là le soleil
Et nous cachions notre vie pour ne pas pleurer
Aujourd'hui être demain
Et ce dernier nuage qui tremble jusqu'au bout de ma vie
Soleil à l'est reconnu
Et fraîcheur d'herbes sur ma tête nue
Être verbe âpre grappe d'aube
Aigrette d'une source et plein tranchant de cette falaise
Mes sombres arbres à midi donnés
Nommés jusqu'au sang du ciel
Rayonnent pleines mains dressées les sèves d'ombre et d'or
Vertigineuse peur escalader mot inachevé
Autre possible aujourd'hui miroir qui sauve peut-être
Plus loin approchante danse de la chair
Et plein cercle d'un jardin
Sans brisure lente phrase d'être
Vivant encore et marcher pénétrante rosée parmi les dieux
Brûle blonde épée le lent sanglot de notre vie
Et vers l'aube nous marchions le feu en larmes dans nos yeux

Le 4 février 1956.

Il fait beau et chaud déjà. La seule pensée de Nadourane me fait détester ce large soleil. Je ne vois plus que de l'ombre alors que mon passé s'illumine d'un geste prodigieux. Cette belle certitude va peut-être finir par [88] se broyer... Je le souhaite. Je ne sais plus si je l'aime ou l'envie avec un certain mépris.

Le 7 février 1956.

Il y a un an, aujourd'hui, c'était son départ. J'étais triste et c'était presque demain.

J'attends depuis, que son départ s'efface tout à fait. Je me fais des gaietés tristes. Mais je l'aime justement ...

Les enluminures d'affiches forgent des haleines végétales dans mon corps. Je suis fou des chansons, d'un seul air populaire. Le mouvement léger des foules m'excite. Je me fais des conversations idiotes de femmes en peine. Je crois avoir maîtrisé mes façons un peu sentimentales. Le vieillissement me délaisse. J'ai des atouts pour tous les noms du monde. Je déroge aux studieuses harmonies de l'Histoire. Le sort a tiré aux

cartes. – Je serai donc heureux ; je briserai les vitraux de mes faims superbes. Je suis jeune.

[89] À Pablo Picasso.

Face à l'Occident¹³⁹

J'ai creusé les piliers nouveaux. – Un air de vieilleries féeriques.

La couleur apprivoise la santé végétale de leurs lignes.

Phrases de mes villes mécaniques, – Mâtures inoffensives! –

Nos bijoux sont larges comme un cercueil d'aube.

Une rosée de nappes, sans éclairage,

Évolue dans la pose scénique de ma faim – limon des racines métalliques.-

Ce dessin d'algèbre sous les pierreries de la terre.

Je chante la peinture barbare du siècle des enfants.

Tristesse des Saltimbanques – Pablo Picasso! – aux fronts anonymes.

Un dépaysement éclairé palpite d'haleines bleues et roses.

Feuilles d'histoire illustrant l'improvisation [90] rauque du sort.

Je chiffre la parure de vos musiques de chagrin.

Votre lumière comme d'une laine chaude.

Longtemps après le soleil.

139. Poème qui sera publié avec variantes, d'abord sous le titre de « Face au temps ». Voir la note 28 pour les références complètes.

Un village monte debout ; il grandit et monte sur les arêtes desséchées de ma vieille tendresse – bonne enfant. Il deviendra une capitale. – Métropole des naïfs convertis ! – redressant les absolutions antiques de l'Histoire de l'homme. Je fais la contrebande des pouvoirs gratuits ; j'arrose d'indulgence ce pays décrépit de ma ferveur. Forces et magies de l'intelligence. – les moisissures ! règnent comme une lingère d'automne.

Samedi, le 11 février 1956.

Le cœur cassé, j'ai toujours le cœur cassé. Le soleil me fait mal. Mon passé rompt sans cesse avec l'avenir et je vis dans l'entracte burlesque d'un sacrifice anonyme. – Répétitions salutaires de mes actes de foi en [91] l'amour. Je devrais choisir le plus nécessaire, l'essentiel qui est le moment présent ; mon cœur tire en arrière constamment. Mais j'aime à croire que l'essentiel du sort s'imposera de lui-même. – La lucidité naît en même temps que la blessure s'approche du soleil.

Le 12 février 1956¹⁴⁰.

La découverte de Picasso me prend tout entier. Je l'associe à celle de Péguy. [94¹⁴¹] Bien que sur un plan tout à fait opposé.

140. Lapointe a écrit puis raturé « déc. ».

141. Page non numérotée.

Le 13 février 1956.

La blessure est toujours, peut toujours être source de vie. Elle enracine la force en nous et la joie d'un équilibre libérateur. Elle ne divise pas, mais unifie. Elle devient nécessaire à l'âme, comme la fatigue au corps.
– Charité initiale !

Montréal, le 23 février 1956.

Réveillé ce matin par un étouffement brusque. – J'ai le cœur tout serré comme dans un carcan de fer. À peine si je peux respirer, je ne pense à rien, sinon à ce consentement béat et presque sordide de tout mon être. J'ai peur tout à coup et je me sens seul. Un sentiment de révolte cherche à monter en moi, mais l'affaiblissement me résigne... J'ai peur...

Le 26 février 1956.

Fin de semaine splendide avec M.¹⁴² et deux de ses amis que j'apprends à découvrir et à aimer. – Chansonnets, propos légers, discussions joviales, sorties dans les restaurants. Nous avons beaucoup ri. – Je crois que mon corps est trop déshabitué des plaisirs simples¹⁴³ [97¹⁴⁴] et friands ; mon cœur souffre aussi de cette trop violente tension. – Enfin, j'ai réussi à détendre mon

142. Nous avons été dans l'impossibilité d'identifier la personne désignée par cette lettre.

143. À la fin de cette page, deux pages sont manquantes (95-96), mais la phrase se poursuit à la page 97.

144. Une ou plusieurs pages ont peut-être été arrachées, mais le fil du texte se poursuit des pages 94 à 97.

esprit et tout ce monde d'émotivité constamment resserré contre mes nerfs. Je me sens presque à l'aise aujourd'hui dans mon corps : aucune accusation intérieure ne monte dissiper mon repos. – C'est peut-être les appétits du corps, les seuls qui soient véridiques, qui dans leur juste satisfaction apportent du bonheur à l'intelligence. – Être rajeuni et plus fort que ses condamnations. Une santé qui dépasse les inquiétudes malsaines du passé. Je vais donc revivre et durer... J'oublie que la vie me demande tant de privations, d'explications idiotes et de remords. – La conscience du bonheur doit ressembler à la santé du corps.

Le 27 février 1956.

Viens de relire les quelques poèmes qui soient encore inédits de Radiguet¹⁴⁵. – J'ai cru m'embobiner d'abord dans ces jolis tournesols de couleurs. « Été, [98] saisons de cartes postales, été... » mais cette fulgurance d'artifice m'a profondément déçu. Comme m'ont déçu les poèmes des *Joues en feu* d'ailleurs. Un curieux malaise me prend devant ces mirages de légers clapotis. – Il ne faut pas parler du génie poétique chez Radiguet ;

145. Raymond Radiguet (1903-1923), écrivain français dont le roman à teneur autobiographique, *Le diable au corps*, fit scandale lors de sa parution en 1923. Son décès prématuré laisse une œuvre limitée (*Le diable au corps*, ainsi que deux œuvres posthumes : *Le bal du comte d'Orgel* et *Joues en feu*). Les poèmes inédits dont parle Lapointe furent publiés pour la première fois en 1925 (*Les joues en feu : poèmes anciens et poèmes inédits, 1917-1921, précédé d'un portrait de Pablo Picasso et d'un poème de Max Jacob et d'un avant-propos de l'auteur*, Paris, Grasset, 1925). Il fait partie de ces auteurs qui, avec Arthur Rimbaud et Émile Nelligan, fascinaient Lapointe parce que leur œuvre avait été composée à un âge précoce.

le seul phénomène qui soit se rencontre dans son récit court et monstrueusement adulte ; *Le diable au corps* – *Le Bal du comte d'Orgel* est déjà un peu tombé. Un feu qui chauffe encore, bien sûr, mais qui a perdu son avidité et son expression premières. – Je classerais volontiers le *Diable au corps* tout près des *Illuminations* et d'*Adolphe*¹⁴⁶ qui sont sans doute les trois livres les plus purs et les plus beaux parmi toute cette chierie d'imprimés que ne cesse de nous offrir depuis trois siècles la France toujours avare de succès et de faux drapeaux de coton. – Ça me prend, parfois, d'aimer mon pays, quand je le vois, douteux et modeste, préférer se tenir au chaud dans sa bonne laine de [99] moutons ; il peut être médiocre au milieu de sa petite béatitude mais au moins il a la décence et le goût de la vérité. Il amasse des forces pour bondir, un jour, plus haut que la France.

Montréal, le 15 mars 1956.

Ai décidé tout à coup d'attendre aux mois chauds de l'été (la chaleur et le soleil m'exaltent toujours, alors que les heures cavernes de l'hiver m'accroupissent et m'endorment) pour écrire ma thèse sur Éluard ; autrement, je devrais la signer dans l'espace de trois courtes semaines, ce qui me rendrait malheureux de boucler au hasard un travail que j'aime. – sans avoir le

146. Le roman *Adolphe*, de Benjamin Constant (1767-1830), est considéré comme l'une des grandes réussites du roman psychologique. Il est tentant d'établir un parallèle entre ce récit de formation, dans lequel la découverte par le personnage éponyme d'un manuscrit abandonné permet de livrer aux lecteurs une histoire d'amour qui s'étiole, et le journal de Lapointe, lui-même témoin d'une relation d'amour douloureuse.

loisir de le perfectionner à mon gré – encore que mon état physique, – déjà un peu surmené – me rendrait, sous la poussée tâtonnante du temps, probablement très ombrageux et, par conséquent, moins lucide devant l'étude du monde poétique de cet auteur. (Exercice sur le modèle Proust¹⁴⁷)

[101¹⁴⁸] Québec, le 12 juillet 1956.

10 heures p.m.

Maison Montmorency¹⁴⁹. Le soir. À peine la lumière du portique éclaire-t-elle les fleurs sombres rangées en lignes droites le long de l'entrée. Je sens, toutefois, qu'elles me seront sympathiques au soleil du jour.

J'entre dans ce beau et grand monastère, fragile et craintif, un peu comme un ancien religieux dont on prend garde et qu'on entoure de tous les soins possibles.

147. Ce commentaire entre parenthèses est une manière de souligner que la dernière phrase ressemble à un pastiche du style et des thèmes privilégiés de Marcel Proust.

148. La page 100 a été arrachée. À partir d'ici, Lapointe abandonne la numérotation des pages. Nous l'avons maintenue par souci d'homogénéité.

149. Certains poèmes ont été rédigés pendant ce séjour à la maison Montmorency (aujourd'hui manoir Montmorency), dont « Parier c'est garder espoir ». Les deux poèmes reflètent la sérénité qui habitait sans doute Lapointe pendant sa retraite. Le premier poème, rédigé en 1958, est un hymne à la beauté : « J'affirme que le monde est beau / Malgré la souffrance malgré l'oubli ». (Le poète le reprendra lors de la publication de *Le temps premier*, Grassin, 1962.) « Ici-bas, et maintenant », traduction de la locution latine *hic et nunc*, est composé de strophes à la structure répétitive qui se terminent sur un vers unique, porteur d'espoir : « J'affirme mes raisons de vivre et d'espérer ». Ce poème, daté par Lapointe lui-même avec l'indication du lieu de rédaction, est resté inédit. Il est reproduit dans Gatien Lapointe, *Poèmes retrouvés*, p. 86-87.

Il est tellement éprouvé, semble-t-on avouer tout autour de moi. Ils sont cinq ou six moines qui m'offrent leur service et la bienvenue. Mais aucune question, aucun air de mépris devant mon front changé.

Ou si seule cette parfaite amitié que la plus longue séparation et même le pire désaveu n'eussent réussi à ternir. Je me sens encore plus grêle et plus responsable, à cause de ces ménagements [102] trop délicats qu'on me prodigue de toute part. Ma faiblesse certaine est trop bien protégée en surface pour que cette force à peine naissante dans ma volonté n'en soit gênée. Je me dis pourtant que je dois accepter leurs attentions comme il le faut, de bon cœur, sans refus ni condition. Je les accueille du reste d'une façon presque royale, sans contrition sous-jacente. Mais eux, les moines, ils ne savent pas que leurs signes d'absolution sont trop visibles et démesurément violents et qu'au lieu d'adoucir mes vieilles plaies, ils entraînent même sur [*sic*] ce qu'il reste de bon et de fort dans mon être. Leur générosité, leur bonne fortune de divin provoque chez moi cette ruine fatale de remords ! Je les remercie de tout et je m'enferme dans une manière de sourire confiant. À ma fenêtre, l'écume des Chutes brille avec insolence.

[103] Minuit le même soir.

À force de remuer tous les aspects possibles et impossibles d'un état de conscience, de remettre au bien ce qu'on croyait être au mal, on finit par ne plus voir clair dans sa tête. C'est souvent à ce moment précis

d'ailleurs qu'une rumeur subite de sérénité et de contentement nous monte au cœur, comme un privilège d'absolution secrète. Cela dégage dans l'âme un bien-être qui ressemble à une confession parfaite.

Je regarde mes choses autour de moi, elles semblent m'aimer encore et peut-être davantage, malgré le dépaysement qui les dénude et les isole. Ça me prend tout à coup de me lier plus profondément à leur présence : les choses s'habituent aussi à des êtres, à un paysage définis. Je m'arrête à mes livres surtout ; je les range d'une main soigneuse ; je [104] les palpe de tous côtés, replace le papier brun comme il faut autour de la couverture¹⁵⁰. Je les aime, mes livres, comme on peut aimer un être vivant.

Mais ce n'est plus tellement ce souvenir des richesses qu'ils m'ont apportées que je savoure comme celles qu'ils me procureront dans l'avenir. Bien sûr, ce poids est présent et pèse de loin ses plaisirs et ses déceptions, mais il semble plutôt tendu vers demain, vers les yeux que j'aurai demain.

J'aime ces courts moments de bonheur hésitant, encore trop inquiet pour que l'esprit oublie tout à fait de les entretenir, de leur ménager toute la sympathie dont ils ont besoin pour mener à terme leur fleurissement. – Un bonheur en fait nous appartient aussi longtemps qu'on ne réussit à le définir en entier ; dès

150. Plusieurs livres de l'époque du journal sont en effet recouverts d'un papier brun qui les protège, comme, par exemple, le livre de Maritain dont il a déjà été question.

qu'on parvient à le nommer, c'est qu'il est parti et qu'il n'avait plus raison d'exister.

[105] Un peu plus tard, la même nuit.

Viens de lire, assis sur mon lit, *Le ciel fermé* de C.F.¹⁵¹. Pourquoi ce livre impossible plutôt qu'un autre ? Je redoutais qu'il me déplaie et m'agrisse, même avant de l'ouvrir ; pourquoi ? C'est que je tenais à mettre ma petite joie en échec probablement. Un certain combat, un défi, l'appelait, bien sûr. Comme d'habitude, comme dans le passé, comme toujours, elle a perdu. Le petit livre m'a mis dans l'eau bouillante. Un enthousiasme de jeunesse irraisonné qui conduit à une révolte d'apparat. L'auteur prend ses jurons au sérieux, alors qu'il ne fait que le triste procès de son dédoublement intérieur. C'est sa faiblesse qu'il accuse, quand il croit protéger l'abri de ses armes. Il prend plaisir à s'échauffer devant la tentation de l'orage ; il n'y a pas encore chez ce poète cette urgence quasi [106] tragique de se libérer d'un geste accompli. Il ne fait que mimer avec une violence et peur bleue la chorégraphie angoissante d'une tricherie avec soi et avec les arts. Les conséquences sont affreuses. Le tout me semble d'une bien triste immaturité. Et puis, c'est cette fausse copie du style et du rythme de Rimbaud qui continue de m'agacer. Encore une autre preuve de l'emprunt de sa technique.

151. Claude Fournier, dont le recueil a paru en 1956 dans la collection Les matinaux, à L'Hexagone.

[109¹⁵²] Québec, le 13 juillet 1956.

Marche, seul, aux pieds des Chutes. Le beau soleil qu'il fait semble tricher : il me serre la peau contre le corps, comme des cicatrices qui n'ont pas assez bu et qui se referment sur la démence de leur soif, et me conduit bêtement à l'eau. Mais elle est froide, presque glacée. Je reviens avec un sourire gêné aux plaisirs du soleil. Des enfants me parlent de leur grande folie des vacances et poussent l'heure aux pieds du jour. La faim assombrit peu à peu la simplicité de leur langage, mais l'étonnement ne s'est pas encore usé sur leur front. Je me dis qu'il faut les quitter ainsi. Le ciel commence de se chagriner...

Je rentre dans ma petite chambre, lave les murs et les vitres, essuie le plancher, déplace et replace l'alignement confus des meubles, [110] rajuste costumes et chemises sur leur cintre, range les tiroirs du chiffonnier, mets l'heure au petit cadran. Le beau moment de s'installer et déjà le besoin de partir... Pourquoi ?

152. La page précédente est séparée par une page blanche et le journal se poursuit à la page 109. C'est aussi la première fois qu'une page n'est pas entièrement remplie.

Samedi, le 14 juillet 1956.

« Bon matin, me dit Éluard, je revois qui je n'oublie pas / Qui je n'oublierai jamais¹⁵³. »

Cette pluie que j'aime et que J.¹⁵⁴ n'approuve guère. Notre amitié qui devrait durer.

C'était un peu de printemps qu'on ouvrait pour laisser rentrer l'été dans notre tristesse commune... Cet été-là sera-t-il long? J'aime à repousser très loin le bercement morose des heures de septembre... Pourquoi vouloir découper l'avenir dans l'heure présente? Il y a tant de passé, du reste, pour ne pas violer la pureté de demain...

[111] Jeudi.

Une odeur vive d'herbe coupée... Le matin rajeunit le vieux cœur de la terre. Ô la triste intimité de ma vocation ...

153. Ces vers d'Éluard sont tirés du poème « À Pablo Picasso ». Lapointe a commis une erreur en les transcrivant. Ils se lisent comme suit: « Bonne journée j'ai revu qui je n'oublie pas / Qui je n'oublierai jamais ». D'autre part, la seconde partie du poème commence par un vers dont se souviendra Lapointe pour *Ode au Saint-Laurent*: « Montrez-moi cet homme de toujours si doux » (Paul Éluard, *Œuvres complètes*, p. 498). L'analogie entre la situation du poète et le propos du poème apparaît assez évidente. On se rappelle que Lapointe lui-même a dédié l'un de ses poèmes au peintre espagnol (cf. [Journal], f. 89).

154. Plutôt mince, cette piste pourrait toutefois conduire à la personne de Jacques Castonguay. Né à Québec en 1926, il a étudié au Petit Séminaire de Québec, tout comme Lapointe, et il a fait un séjour à Paris de 1952 à 1956. Son nom complet est mentionné dans une lettre datée du 20 août 1969, qui se trouve dans le Fonds Gatién-Lapointe.

Bibliographie

- [ANONYME], « La fête des poètes est de bon augure », *La Presse*, 24 novembre 1953, p. 7.
- [Anonyme], (en ligne, [<https://grandquebec.com/ligne-du-temps-xx-siecle/ligne-du-temps-1955>], page consultée le 15 octobre 2014)
- [Anonyme], archivesdemontreal.com/2013/02/05/edith-piaf-a-lhotel-de-ville-de-montreal-10-mai-1955], page consultée le 15 octobre 2014).
- ANCTIL, Pierre, Ira ROBINSON (dir.), « Nouveaux regards sur le phénomène de l'antisémitisme au Québec », [dossier], *Globe*, vol. 18, n° 1, 2015, en ligne, [<https://www.erudit.org/fr/revues/globe/2015-v18-n1-globe02707>]
- ARCHAMBAULT, Gilles, « Claude Mathieu, écrivain », *Lettres québécoises*, n° 40, 1985-1986, p. 9-10.
- AUDEN W. H., *Collected Shorter Poems, 1930-1944*, London, Faber and Faber, 1950.
- AUGER, Manon, *Les journaux intimes et personnels au Québec. Poétique d'un genre littéraire incertain*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2017 (coll. Nouvelles études québécoises).
- BEAUDET, Marie-Andrée, « Gaston Miron ou le laboratoire des écritures du moi », *Tangence*, n° 78, 2005, p. 111-131.
- BEAULIEU, Victor-Lévy (dir.), *Quand les écrivains québécois jouent le jeu! 43 réponses au questionnaire Marcel Proust*, Montréal, Éditions du Jour, 1970.
- BERTHIAUME, Pierre, « Trinôme, recueil de poésies de Jacques Brault, Claude Mathieu et Richard Pérusse », dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 3, Montréal, Fides, 1995, p. 1016-1017.
- BLOTTIÈRE, Alain (éd.), *Arthur Rimbaud, Lautréamont, Charles Cros et Tristan Corbière, Œuvres poétiques complètes*, Paris, Robert Laffont, 1980, (coll. Bouquins).
- BOUCHARD, Geneviève, « Une promenade sur les traces d'Edith Piaf: la Môme est parmi nous », *Le Soleil*, 28 septembre 2013, en ligne, [www.lapresse.ca/le-soleil/arts-et-spectacles/sur-scene/201309/26/01-4693752-une-promenade-sur-les-traces-dedith-piaf-la-mome-est-parmi-nous.php], page consultée le 15 octobre 2014.

- BRAULT, Jacques, Richard PÉRUSSE et Claude MATHIEU, *Trinôme*, Montréal, Jean Molinet, 1957.
- CARRIER, Roch, *Leçons apprises, et parfois oubliées*, Montréal, Libre Expression, 2019.
- CARRIER, Roch, *Les jeux incompris*, Montréal, Éditions Nocturne, 1956.
- CARTIER, Georges, *Chanteaux. Poèmes 1954-1974*, Montréal, La Presse, 1976.
- CHAMBERLAND, Roger, « *Hymnes/Isabelle*, recueil de poésies de Georges Cartier », dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 3, Montréal, Fides, 1995, p. 487.
- COCTEAU, Jean, *Œuvres poétiques complètes*, sous la dir. de Michel Décaudin, Paris, Gallimard, 1999, (coll. Bibliothèque de La Pléiade).
- ÉLUARD, Paul, *Œuvres complètes*, t. 1, sous la dir. de Marcelle DUMAS et Lucien SCHELER, Paris, Gallimard, 1968 (coll. Bibliothèque de La Pléiade).
- FOUCAULT, Pierre, *Aider malgré tout. Essai sur l'historique des centres de réadaptation au Québec*, Montréal, Éditions de l'Association des centres d'accueil du Québec, 1984.
- FOURNIER, Claude, *Le ciel fermé*, Montréal, L'Hexagone, 1956 (coll. Les matinaux).
- GAGNON, Ernest, *L'homme d'ici*, Québec, Institut littéraire du Québec, 1952.
- GARNEAU, Hector de Saint-Denys, *Regards et jeux dans l'espace*, Montréal, Boréal compact, 1993.
- GAUTIER, Théophile, *Poésies complètes*, t. 2, Paris, G. Charpentier, 1890.
- GIDE, André, *Les nourritures terrestres, suivi de Les nouvelles nourritures*, Paris, Gallimard, 1917/1936.
- GINSBERG, Allen, *Howl and Other Poems*, San Francisco, City lights books, 1956.
- GREEN, Julien, *L'Ennemi*, Paris, Plon, 1954.
- GREEN, Julien, *Sud*, Paris, Plon, 1953.
- GREEN, Julien, *L'autre sommeil*, Paris, Livre de poche, 1950/1971.
- GREENE, Graham, *The Third Man, and The Fallen Idol*, London, Pan books, 1955.
- HAY, Louis, « L'amont de l'écriture », dans Louis HAY (dir.), *Carnets d'écrivains*, t. 1, Paris, Éditions du CNRS, 1990, p. 7-22 (coll. Textes et manuscrits).

- HÉBERT, Pierre, Kenneth LANDRY et Yves LEVER, *Dictionnaire de la censure au Québec: littérature et cinéma*, Montréal, Fides, 2006.
- LAPOINTE, Gatien, *Poèmes retrouvés*, choisis et présentés par Jacques Paquin, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2016.
- LAPOINTE, Gatien, *Tard dans la nuit*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002 (coll. Enclume).
- LAPOINTE, Gatien, *Le temps premier* [Jour malaisé, Otages de la joie, Le temps premier], Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001.
- LAPOINTE, Gatien, *Corps et graphies*, Trois-Rivières, Éditions du Sextant, 1981, réédité dans *Corps et graphies et autres textes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, p. 43-62.
- LAPOINTE, Gatien, *Arbre-radar*, Montréal, L'Hexagone, 1980.
- LAPOINTE, Gatien, *Ode au Saint-Laurent, précédée de J'appartiens à la terre*, Montréal, Éditions du Jour, 1963.
- LAPOINTE, Gatien, *Le temps premier*, Grassin, 1962.
- LAPOINTE, Gatien, *L'expérience intérieure de Paul Éluard*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1956.
- LAPOINTE, Gatien, [Journal], 1950-1956, Bibliothèque et Archives nationales du Québec de Trois-Rivières, Fonds Gatien-Lapointe, P136.
- LAPOINTE, Gatien, « Face à l'Occident » [« Face au temps »], *Revue dominicaine*, avril 1956, p. 129; *Le Quartier latin*, Montréal, 22 mars 1956, p. 10; *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, Montréal, 1956, vol. 1, p. 105 [repris dans *Tard dans la nuit*.]
- LAPOINTE, Gatien, « Le sens des faits. Trois poètes regardent la vie », *Revue dominicaine*, juillet-août 1955, p. 50-53.
- LAPOINTE, Gatien, *Otages de la joie*, Montréal, Éditions de Mui, 1955.
- LAPOINTE, Gatien, *Jour malaisé*, Montréal, [s. é.], 1953.
- LEJEUNE, Philippe, « Comment finissent les journaux », dans Philippe LEJEUNE et Catherine VIOLET (dir.), *Genèses du « Je ». Manuscrits et autobiographie*, Paris, Éditions CNRS, 2001, p. 209-229.
- LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975 (coll. Poétique).
- MARCEL, Gabriel, *Mon temps n'est pas le vôtre*, Paris, Plon, 1955.
- MARITAIN, Jacques, *Art et scolastique*, Paris, Librairie de l'Art catholique, 1920.
- MARCOTTE, Gilles, « La Société d'étude rend hommage aux poètes de 1953 », *Le Devoir*, vol. XLIV, n° 273, 23 novembre 1953, p. 7.

- MARTEL, Jacinthe, « *Une fenêtre éclairée d'une chandelle* ». *Archives et carnets d'écrivains*, Québec, Nota bene, 2007.
- MICHAUD, Guy, *L'œuvre de Pascal : extraits*, Paris, Hachette, 1950 (coll. Classique France).
- MILLER, Arthur, *Death of a Salesman*, Bantam Books, 1949,
- MILLER, Henry, *Tropic of Cancer*, Paris, Obelisk Press, 1956.
- O'NEILL, Eugene, *Long Day's Journey into Night*, London, Jonathan Cape, 1956.
- PAQUIN, Jacques, « Le parcours d'un "corps autre infiniment" : étude des manuscrits d'*Arbre-radar*, de Gatien Lapointe », dans Sophie Marcotte (dir.), *Nouvelles perspectives sur la littérature canadienne francophone : les archives et les manuscrits d'écrivains*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2019, p. 265-285.
- Paquin, Jacques, « Le silence éditorial de Gatien Lapointe ou comment écrire après soi », *@nalyse*s, vol. 6, n° 3, 2011, en ligne, [<https://uottawa.scholarsportal.info/ottawa/index.php/revue-analyses/article/view/650>], page consultée le 10 décembre 2015.
- PAQUIN, Jacques, « Le journal de Gatien Lapointe (1950-1956) ou la naissance d'un écrivain », dans Jacinthe MARTEL (dir.), *Les marges de l'œuvre*, Québec, Nota bene, 2012 (coll. Séminaires).
- PÉGUY, Charles, *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, 1944 (coll. Bibliothèque de La Pléiade)
- PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, *Annuaire du Petit Séminaire de Québec pour l'année scolaire...*, Québec, [s.é.], nos 17-22, 1945-1951.
- RADIGUET, Raymond, *Les joues en feu : poèmes anciens et poèmes inédits, 1917-1921, précédé d'un portrait de Pablo Picasso et d'un poème de Max Jacob et d'un avant-propos de l'auteur*, Paris, Grasset, 1925
- RENAN, Ernest, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 1883/1959] (coll. Bibliothèque de Cluny).
- RILKE, Rainer Maria, *Lettres à un jeune poète*, trad. Bernard Grasset et Rainer Biemel, Paris, Grasset, 1937.
- RIMBAUD, Arthur, *Une saison en enfer*, Montréal, Éditions Variétés, 1946.
- SAINT-EXUPÉRY, Antoine de, *Lettre à un otage*, Paris, Gallimard, 1950.
- SAVARD, Pierre, « Notre Péguy », *Les cahiers des dix*, n° 45, 1990, p. 193-216, en ligne, [<https://www.erudit.org/fr/revues/cdd/1990-n45-cdd0569/1015574ar.pdf>], page consultée le 15 février 2017.
- SMITH, Donald, « "Le corps est aussi un absolu". Une entrevue de Donald Smith avec Gatien Lapointe », *Lettres québécoises*, n° 24, 1981-1982, p. 52-63.

STEINBECK, John, *East of Eden*, Viking Press, 1952.

TRUDEAU, Claude-Bernard, *Dans les jardins de la vie et de l'amour*, Montréal, Beauchemin, 1953.

VALENSIN, Auguste, *Regards sur Platon, Descartes, Pascal, Bergson, Blondel*, Paris, Éditions Aubier-Montaigne, 1955.

WHITMAN, Walt, *Leaves of Grass*, New York, New American Library, 1954.

WILLIAMS, Tennessee, *Four Plays*, London, Secker and Warburg, 1956

Dans le cas d'extraits cités par Gatien Lapointe, nous avons fourni la référence de l'ouvrage qu'il possédait dans sa bibliothèque, lorsque c'était possible, sinon l'édition la plus courante au moment de l'écriture du journal.

« *Il me semble que la Beauté m'appelle; je ne dois pas détourner ce soleil de mes yeux. D'ailleurs, j'en suis incapable.* »

Gatien Lapointe, *Journal*

L'écriture de ce journal est consacrée aux réflexions du jeune Lapointe face à ses sentiments amoureux, son avenir et ses angoisses devant le monde adulte, mais c'est sa vocation de poète qui est au cœur de ses préoccupations.

JACQUES PAQUIN est professeur de littérature à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Il a dirigé deux ouvrages collectifs (*Nouveaux territoires de la poésie francophone, 1970-2000*; *À nous demain. Pratiques éditoriales et poétiques d'auteurs aux Écrits des Forges 1971-2011*). Membre du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) et co-directeur des deux derniers tomes du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, il travaille à mettre en valeur les archives personnelles de Gatien Lapointe, dont il a rassemblé les poèmes inédits (*Poèmes retrouvés*).



Série **PORTAGES**
Dirigée par Sébastien Côté

Littérature



Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com